This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

4.358

UPP | B B
cc 73.

# MÉMOIRES

DE

# M. DE VOLTAIRE.

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

LA SECONDE EDITION.

Ex libris Geo: Brie

A LONDRES:

CHEZ ROBINSON, N° 25, PATER-NOSTER-ROW.

M.DCC.LXXXIV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

*Extrait d'une Lettre de Paris du 2 Mai, 1784, pour servir de Préface à cette Edition des Mémoires de Voltaire.*

.....CE n'est pas-là tout ce qu'il y a ici de nouveau. On parle beaucoup des Mémoires de M. de VOLTAIRE, écrits par lui même. On a déjà saisi deux ou trois Editions. Il y a sept Libraires d'arrêtés. Le Roi de Prusse est irrité. Ce Voltaire est si ingrat! On dit que le Roi de Prusse travaille à répondre à ces Mémoires. Personne ne doute de leur authenticité; ses amis l'avouent

ent

ent. Le Miniſtre de ..... ſon ami, aſſure qu'il les avoit jettés au feu ; mais que ſon infidèle Secretaire en avoit probablement gardé copie. On accuſe auſſi M. de Beaumarchais d'imprudence : mais on a beau faire ; les Mémoires ſont réellement de Voltaire, & ils ſe vendront tôt ou tard. Ce Voltaire a l'air d'un malin Génie qui n'eſt venu ſur la terre, que pour aigrir nos maux & s'en réjouir.

# MEMOIRES

## DE

# M. DE VOLTAIRE.

J'ÉTOIS las de la vie oisive & turbulente de Paris, de la foule des *petits-maîtres*, des mauvais livres imprimés avec approbation & privilège du Roi, des cabales des gens de lettres, des bassesses & du brigandage des misérables qui deshonoroient la littérature. Je trouvai en 1733 une jeune Dame qui pensoit à-peu-près comme moi, & qui

prit la réſolution d'aller paſſer pluſieurs années à la campagne, pour y cultiver ſon eſprit loin du tumulte du monde. C'étoit Madame la Marquiſe du Châtelet, la femme de France qui avoit le plus de diſpoſition pour toutes les ſciences. Son pere, le Baron de Breteuil, lui avoit fait apprendre le Latin qu'elle poſſédoit comme Madame Dacier; elle ſavoit par cœur les plus beaux morceaux d'Horace, de Virgile, de Lucrece; tous les ouvrages philoſophiques de Cicéron lui étoient familiers. Son goût dominant étoit pour les Mathématiques & pour la Métaphyſique. On a rarement uni plus de juſteſſe d'eſprit & plus de goût avec plus d'ardeur de s'inſtruire. Elle n'aimoit pas moins le

monde

monde & tous les amusemens de son âge & de son sèxe; cependant elle quitta tout pour aller s'ensevelir dans un château délabré sur les frontières de la Champagne & de la Lorraine, dans un terrein très-ingrat & très-mal sain. Elle embellit ce château qu'elle orna de jardins assez agréables; j'y bâtis une galerie; j'y formai un très-beau cabinet de physique; nous eûmes une bibliothèque nombreuse. Quelques savans vinrent philosopher dans notre retraite: nous eûmes, deux ansentiers, le célèbre Köenig qui est mort professeur à la Haye, & bibliothécaire de Madame la Princesse d'Orange. Maupertuis vint avec Jean Bernoulli, & dès-lors Maupertuis qui

étoit né le plus jaloux des hommes, me prit pour l'objet de cette paſſion qui lui a été toujours très-chère. J'enſeignai l'Anglois à Madame du Châtelet, qui au bout de trois mois le ſut auſſi bien que moi, & qui liſait également Locke, Newton & Pope. Elle apprit l' Italien auſſi vîte. Nous lûmes enſemble tout le Taſſe & tout l'Arioſte; deſorte que quand Algaroti vint à Cirey, où il acheva ſon *Neutonianiſmo per le Dame*, il la trouva aſſez ſavante dans ſa langue pour lui donner de très-bons avis, dont il profita. Algaroti étoit un Vénitien fort aimable, fils d'un marchand fort riche; il voyageoit dans toute l' Europe, ſavoit un peu de tout, & donnoit à tout de *la grace*.

Nous

Nous ne cherchions qu' à nous inſtruire dans cette délicieuſe retraite, ſans nous informer de tout ce qui ſe paſſoit dans le reſte du monde. Notre plus grande attention ſe tourna longtems du côté de Leibnitz & de Newton. Madame du Châtelet s'attacha d'abord à Leibnitz, & développa une partie de ſon ſyſtême dans un livre très-bien écrit, intitulé: *Inſtitutions de Phyſique;* elle ne chercha point à parer cette philoſophie d'ornemens étrangers; cette affeterie n'entroit point dans ſon caractère mâle & vrai. La clarté, la préciſion & l'élégance compoſoient ſon ſtyle. Si jamais on a pu donner quelque vraiſemblance aux idées de Leibnitz, c'eſt dans ce livre qu'il la

faut chercher; mais on commence aujourd'hui à ne plus s'embarraſſer de ce que Leibnitz a penſé. Née pour la vérité, elle abandonna bientôt les ſyſtêmes, & s'attacha aux découvertes du grand Newton; elle traduiſit en Français tout le livre des *Principes Mathématiques*, & depuis, lorſqu'elle eut fortifié ſes connoiſſances, elle ajouta à ce livre que ſi peu de gens entendent, un Commentaire Algébrique qui n'eſt pas d'avantage à la portée du commun des lecteurs. M. *Clairaut*, l'un de nos meilleurs Géométres, a revu éxactement ce commentaire. On en a commencé une édition; il n'eſt pas honorable pour notre ſiècle qu'elle n'ait pas été achevée. Nous cultivions

tivions à Cirey tous les arts. J'y compoſai *Alzire*, *Mérope*, *l'Enfant prodigue*, *Mahomet*. Je travaillai pour elle à un eſſai ſur *l'Hiſtoire Générale depuis Charlemagne juſqu'à nos jours*. Je choiſis cette époque de Charlemagne, parceque c'eſt celle où Boſſuet s'eſt arrêté, & que je n'oſois toucher à ce qui avoit été traité par ce grand homme. Cependant elle n'étoit pas contente de *l'Hiſtoire Univerſelle* de ce Prélat: elle ne la trouvoit qu'éloquente: elle étoit indignée que preſque tout l'ouvrage de Boſſuet roulât ſur une nation auſſi mépriſable que celle des Juifs. Après avoir paſſé ſix ans dans cette retraite, au milieu des Sciences & des Arts, il fallut que nous

allassions à Bruxelles, où la Maison du Châtelet avoit depuis longtems un procés considérable contre la Maison d'Honsbrouk. J'eus le bonheur d'y trouver un petit-fils de l'illustre & infortuné Grand Pensionnaire De Wit, qui était premier Président de la Chambre des comptes, & avoit une des plus belles bibliothèques de l'Europe, qui me servit beaucoup pour *l'Histoire Générale.* Mais j'eus à Bruxelles un bonheur plus rare & qui me fut sensible ; j'accommodai le procès pour lequel les deux Maisons se ruinoient en frais depuis soixante ans ; je fis avoir à M. le Marquis du Chatelet 220,000 livres argent comptant, moyennant quoi tout fut terminé.

Lorsque

Lorſque j'étais encore à Bruxelles en 1740, le gros Roi de Pruſſe, Frédéric-Guillaume, le moins endurant de tous les Rois, ſans contredit le plus économe & le plus riche en argent comptant, mourut à Berlin. Son fils qui s'étoit fait une réputation ſi ſinguliére, entretenoit un commerce aſſez régulier avec moi depuis plus de quatre années. Il n'y a jamais eu peut-être au monde de père & de fils qui ſe reſſemblent moins que ces deux Monarques.

Le Père était un véritable *Vandale* qui, dans tout ſon regne, n'avoit ſongé qu'à amaſſer de l'argent & à entretenir à moins de frais qu'il ſe pouvoit, les plus

belles troupes de l'Europe. Jamais sujets ne furent plus pauvres que les siens, & jamais Roi ne fut plus riche. Il avoit acheté à vil prix une grande partie des terres de sa Noblesse, laquelle avoit mangé bien vîte ce peu d'argent qu'elle en avoit tiré, & la moitié de cet argent étoit rentrée dans les coffres du Roi par les *impôts sur la consommation.* Toutes les Terres Royales étoient affermées à des Receveurs qui étoient en même tems exacteurs & juges; de façon que quand un cultivateur n'avoit pas payé au fermier à jour nommé, ce fermier prenoit son habit de juge, & condamnoit le délinquant au double. Il faut observer que quand ce même juge ne payoit pas le Roi le

dernier

dernier du mois, il étoit lui-même taxé au double le premier du mois suivant.

Un homme tuoit-il un lièvre ? ébranchoit-il un arbre dans le voisinage des terres du Roi, ou avoit-il commis quelque autre faute ? Il falloit payer une amende. Une fille faisoit-elle un enfant ? Il falloit que la mère ou le père ou les parens donnassent de l'argent au Roi pour la façon. Madame la Baronne de *Knipausen*, la plus riche veuve de Berlin, c'est-à-dire, qui possédoit sept à huit mille livres de rente, fut accusée d'avoir mis au monde un sujet du Roi, dans la seconde année de son veuvage : le Roi lui écrivit de sa main que pour sauver

son

ſon honneur, elle envoyât ſur le champ 30,000 livres à ſon tréſor. Elle fut obligée de les emprunter & fut ruinée.

Il avoit un Miniſtre à la Haye, nommé *Luiſius*, aſſurément de tous les Miniſtres des Têtes Couronnées le plus mal payé. Ce pauvre homme pour ſe chauffer fit couper quelques arbres dans les jardins de *Hous-lardick*, appartenans pour lors à la Maiſon de Pruſſe. Il reçut bientôt après les dépêches du Roi ſon maître qui lui retenait une année d'appointemens. *Luiſius* deſeſpéré ſe coupa la gorge avec le ſeul raſoir qu'il eût: un vieux valet vint à ſon ſecours, & lui ſauva malheureuſement la vie. J'ai retrouvé

trouvé depuis Son Excellence à la Haye, & je lui ai fait l'aumône à la porte du Palais, nommé *la Vieille Cour*, Palais appartenant au Roi de Pruſſe, & où ce pauvre Ambaſſadeur avoit demeuré douze ans.

Il faut avouer que la *Turquie* eſt une République en comparaiſon du deſpotiſme éxercé par Frédéric-Guillaume. C'eſt par ces moyens qu'il parvint en 28 ans de regne, à entaſſer dans les caves de ſon Palais de Berlin environ cent vingt millions d'écus bien enfermés dans des tonneaux garnis de cercles de fer. Il ſe donna le plaiſir de meubler tout le grand appartement du Palais de gros effets d'argent

d'argent maſſif, dans leſquels l'art ne ſurpaſſoit pas la matière. Il donna auſſi à la Reine ſa femme, en compte, un cabinet dont tous les effets étoient d'or jusqu'aux caſetières.

Le Monarque ſortoit de ce Palais, vêtu d'un méchant habit bleu à boutons de cuivre qui lui venoit à moitié des cuiſſes, & quand il achetoit un habit neuf, il faiſait ſervir ſes vieux boutons. C'eſt dans cet équipage que Sa Majeſté armée d'une groſſe canne de Sergent, faiſait tous les jours la revue de ſon régiment de Géans; ce régiment était ſon goût favori & ſa plus grande dépenſe.

Le premier rang de ſa compagnie étoit compoſé d'hommes dont le plus petit avoit ſept pieds de haut. Il les faiſait acheter au bout de l'Europe & de l'Aſie. J'en vis encore quelques uns après ſa mort. Le Roi ſon fils qui aimoit les beaux hommes, & non les grands hommes, avoit mis ceux-ci chez la Reine ſa femme en qualité d'Heiduques. Je me ſouviens qu'ils accompagnoient un vieux caroſſe de parade qu'on envoya au devant du Marquis de Beauvau qui vint complimenter le nouveau Roi, au mois de Novembre 1740. Le feu Roi Frédéric-Guillaume, qui avoit autrefois fait vendre tous les meubles magnifiques de ſon pere, n'avoit pu ſe défaire de cet énorme

énorme caroſſe dédoré. Les Heiduques qui étoient aux portières pour le ſoutenir au cas qu'il tombât, ſe donnoient la main par deſſus l'impériale.

Quand Frédéric-Guillaume avoit fait ſa revue, il alloit ſe promener par la ville. Tout le monde s'enſuyoit au plus vîte. S'il rencontroit une femme, il lui demandoit pourquoi elle perdoit ſon tems dans la ruë: *Va-t-en chez toi, gueuſe! une honnête femme doit être dans ſon ménage*, & accompagnoit cette remontrance ou d'un bon ſoufflet, ou d'un coup de pied dans le ventre, ou de quelques coups de canne. Céſt ainſi qu'il traitait auſſi les Miniſtres du St. E-

vangile, quand il leur prenoit envie d'aller voir la Parade.

. . . . . . . .

On peut juger ſi ce Vandale étoit étonné & fâché d'avoir un fils plein d'eſprit, de grace, de politeſſe, & d'envie de plaire, qui cherchoit à s'inſtruire, & qui faiſait de la muſique & des vers. Voyoit-il un livre dans les mains du Prince Héréditaire ? il le jettoit dans le feu. Le Prince jouoit-il de la flûte ? le pere caſſoit la flûte, & quelquefois traitoit Son Alteſſe Royale comme il traitoit les Dames & les Prédicans à la Parade.

. . . . . . . .

Le Prince laſſé de toutes ces attentions que ſon pere avoit pour lui, réſolut

un beau matin, en 1730, de s'enfuir, ſans bien ſavoir encore s'il iroit en Angleterre ou en France. L'économie paternelle ne le mettoit pas à portée de voyager comme un fils d'un fermier général ou d'un marchand Anglois ; il emprunta quelques centaines de ducats.

Deux jeunes gens fort aimables, *Kat* & *Keit* devoient l'accompagner. *Kat* étoit le fils unique d'un brave Officier Général, & *Keit* étoit gendre de cette même Baronnie de *Knipauſen* à qui il en avoit coûté dix mille écus pour faire des enfans. Le jour & l'heure étoient déterminés. Le pere fut informé de tout : on arrêta en même tems le Prince & ſes

deux

deux compagnons de voyage. Le Roi crut d'abord que la Princeſſe Guillelmine, ſa fille, qui a depuis épouſé le Prince Markgrave de Bareith, étoit du complot : & comme il étoit expéditif en fait de juſtice, il la jetta à coups de pieds par une fenêtre qui s'ouvroit juſqu'au plancher. La Reine Mere qui ſe trouva à cette expédition dans le tems que Guillelmine ſa fille alloit faire le ſaut, la retint à-peine par ſes jupes. Il reſta à la Princeſſe une contuſion au-deſſus du teton gauche qu'elle a conſervée toute ſa vie, comme une marque des ſentimens paternels, & qu'elle m'a fait l'honneur de me montrer.

Le Prince avoit une eſpèce de maîtreſſe, fille d'un maître d'école de la ville de Brandebourg, établie à Potzdam. Elle jouoit du clavecin aſſez mal; le Prince Royal l'accompagnoit de la flûte. Il *crut* être amoureux d'elle; mais il ſe trompoit, *ſa vocation n'étoit pas pour le Sèxe:* cependant comme il avoit fait ſemblant de l'aimer, le pere fit faire à cette Demoiſelle le tour de la place de Potzdam, conduite par le bourreau qui la fouettoit ſous les yeux de ſon fils.

Aprés l'avoir régalé de cè ſpectacle, il le fit transférer à la citadelle de *Cuſtrin*, ſituée au milieu d'un marais. C'eſt là qu'il fut enfermé ſix mois ſans domeſ-

tiques

tiques dans une espèce de cachot, & au bout de six mois on lui donna un soldat pour le servir. Ce soldat jeune, beau, bienfait, & qui jouoit de la flûte, servit en plus d'une manière à amuser le prisonnier. Tant de belles qualités ont fait depuis sa fortune : je l'ai vu à la fois *valet de chambre & Premier Ministre* avec toute l'insolence que ces *deux postes* peuvent inspirer.

Le Prince étoit depuis quelques semains dans son château de Custrin, lorsqu' un jour un vieil officier, suivi de quatre grenadiers, entra dans sa chambre, fondant en larmes. Frédéric ne douta pas qu'on ne vînt lui couper le

cou; mais l'officier toujours pleurant le fit prendre par les quatre grenadiers qui le placèrent à la fenêtre, & qui lui tinrent la tête, tandis qu'on coupoit celle de son ami Kat sur un échaffaud dressé immédiatement sous sa croisée. Il tendit la main à Kat & s'évanouit. Le pere étoit présent à ce spectacle, comme il l'avoit été à celui de la fille fouettée.

Quant à Keit, l'autre confident, il s'enfuit en Hollande. Le Roi dépêcha des soldats pour le prendre; il ne fut manqué que d'une minute, & s'embarqua pour le Portugal où il demeura jusqu' à la mort du *clément* Frédéric-Guillaume.

Le

Le Roi ne vouloit pas en demeurer là: fon deffein étoit de faire couper la tête à fon fils. Il confidéroit qu'il avoit trois autres garçons, dont aucun ne faifoit des vers, & que c'étoit affez pour la grandeur de la Pruffe. Les mefures étoient déjà prifes pour condamner le Prince Royal à la mort, comme l'avoit été le Czarovitz, fils aîné du Czar Pierre Premier.

Il ne paroit pas bien décidé par les loix divines & humaines qu'un jeune homme doive avoir le cou coupé pour avoir voulu voyager; mais le Roi avoit trouvé à Berlin des juges auffi habiles que ceux de Ruffie. En tout cas fon

autorité paternelle auroit suffi. L'empereur Charles VI. qui prétendoit que le Prince Royal, comme Prince de l'Empire, ne pouvoit être jugé à mort que dans une Diète, envoya le Comte de Sekendorf au pere, pour lui faire les plus sérieuses remontrances. Le Comte de Sekendorf, que j'ai vu depuis en Saxe où il s'est retiré, m'a juré qu'il avoit eu beaucoup de peine à obtenir qu'on ne tranchât pas la tête au Prince. C'est ce même Sekendorf qui a commandé les armées de Baviere, & dont le Prince devenu Roi de Prusse fait un portrait affreux dans l'histoire de son pere qu'il à inséré dans une trentaine d'éxemplaires des

des Mémoires de Brandebourg *; après cela servez donc les Princes, & empêchez qu'on ne leur coupe la tête.

Au bout de dix huit mois, les sollicitations de l'Empereur & les larmes de la Reine obtinrent la liberté du Prince Héréditaire, qui se mit à faire des vers & de la musique plus que jamais. Il lisoit Leibnitz & même Volf qu'il appelloit un compilateur de fatras, & il donnoit tant qu'il pouvoit dans toutes les sciences à la fois.

* J'ai donné à l'Electeur Palatin l'exemplaire dont le Roi de Prusse m'avoit fait présent.

Comme

Comme ſon pere lui accordoit peu de part aux affaires, & que même il n'y avoit point d'affaires dans ce pays où tout conſiſtoit en revues, il employa ſon loiſir à écrire aux gens de lettres de France qui étoient un peu connus dans le monde: c'étoient des lettres en vers, c'étoient des traités de Métaphyſique, d'Hiſtoire, de Politique. Il me traitoit d'homme *divin*, je le traitois de *Salomon*; les épithètes ne nous coûtoient rien. On a imprimé quelques-unes de ces fadaiſes dans le recueil de mes œuvres, & heureuſement on n'en a pas imprimé la trentième partie. Je pris la liberté de lui envoyer une très-belle écritoire de Martin; il eut la bonté de me faire préſent

de

de quelques colifichets d'Ambre ; & les beaux esprits des Cafés de Paris s'imaginèrent avec horreur que ma fortune étoit faite. Un jeune Curlandais, nommé Keizerling, qui faisoit aussi des vers tant bien que mal, & qui en conséquence étoit alors son favori, nous fut dépêché à Cirey des frontieres de la Poméranie. Nous lui donnâmes une fête ; je fis une belle illumination, dont les lumières dessinoient les chiffres & le nom du Prince Royal avec cette devise : *l'Espérance du genre humain.* Pour moi si j'avois voulu concevoir des espérances personelles, j'en étais très en droit, car on m'écrivoit, *mon cher ami*, & on me parloit souvent dans les dépêches des marques

marques *Solides* d'amitié qu'on me destinoit, quand on seroit sur le Thrône. Il y monta enfin lorsque j'étois à Bruxelles, & commença par envoyer en France une Ambassade extraordinaire, un manchot nommé Camas, ci-devant François réfugié, & alors officier dans ses troupes. Il disoit qu'il y avoit un Ministre de France à Berlin à qui il manquoit une main, & que pour s'acquitter de tout ce qu'il devoit au Roi de France, il lui envoyoit un Ambassadeur qui n'avoit qu'un bras. Camas en arrivant au cabaret me dépêcha un jeune homme qu'il avoit fait son Page, pour me dire qu'il étoit trop fatigué pour venir chez moi, qu'il me prioit de me rendre chez lui

ſur l'heure, qu'il avoit le plus grand & le plus magnifique préſent à me faire de la part du Roi ſon maître. Courez vîte, dit Madame du Châtelet, on vous envoye ſûrement les diamans de la couronne. Je courus, je trouvai l'Ambaſſadeur qui pour toute valiſe avait derrière ſa chaiſe un *quartaud de vin* de la cave du feu Roi, que le Roi regnant m'ordonnoit de boire. Je m'épuiſai en proteſtations d'étonnement & de reconnoiſſance ſur les marques *liquidés* des bontés de Sa Majeſté, ſubſtituées aux *ſolides* dont elle m'avoit flatté, & je partageai *le quartaud* avec Camas.

Mon *Salomon* étoit alors à Straſbourg; la fantaiſie lui avoit pris en viſitant ſes

longs

longs & étroits Etats qui alloient depuis Gueldres jusqu'à la mer Baltique, de voir *incognitò* les frontières & les troupes de France. Il se donna ce plaisir à Strasbourg sous le nom du Comte du Four, seigneur de Bohême. Son frère, le Prince Royal qui l'accompagnoit, avoit pris aussi son nom de guerre, & Algaroti qui s'étoit déjà attaché à lui, étoit le seul qui ne fût pas en masque.

Le Roi m'envoya à Bruxelles une rélation de son voyage, moitié prose & moitié vers, dans un goût approchant de Bachaumont & de Chapelle, c'est-à-dire, autant qu'un Roi de Prusse peut en approcher. Voici quelques endroits de sa lettre.

« Après des chemins affreux, nous
« avons trouvé des gîtes plus affreux
« encore :

« Car des hôtes intéressés
« De la faim nous voyant pressés,
« D'une façon plus que frugale,
« Dans une chaumière infernale,
« En nous empoisonnant, nous volaient nos
« écus.
« O siècle différent du tems de Lucullus !

« Des chemins affreux, mal nourris, mal
« abbreuvés. Ce n'étoit pas tout ;
« nous essuyâmes encore bien des ac-
« cidens, & il faut assurément que no-
« tre

« tre équipage ait un air bien ſingulier,
« puiſqu' à chaque endroit où nous
« paſſâmes, on nous prit pour quelque
« choſe d'autre :

. . . . . . . . . .

« Les uns nous prenoient pour des Rois,
« D'autres pour des filoux courtois,
« D'autres pour gens de connoiſſance ;
« Par fois le peuple s'attroupoit,
« Entre les yeux nous regardoit
« En badauts curieux remplis d'imperti-
« nence.

. . . . . . . . . .

« Le maître de la poſte de Kell nous
« ayant aſſuré qu'il n'y avoit point de
« ſalut ſans paſſeport, & voyant que le
« cas

" cas nous mettoit dans la néceſſité ab-
" ſolue d'en faire nous-mêmes, ou de
" ne point entrer à Straſbourg, il fallut
" prendre le premier parti, à quoi les
" Armes Pruſſiennes que j'avois ſur mon
" cachet, nous ſecondèrent merveil-
" leuſement. Nous arrivâmes à Straſ-
" bourg, & le corſaire de la douane &
" le viſiteur parurent contens de nos
" preuves.

" Ces ſcélérats nous épioient ;
" D'un œil le paſſeport liſoient,
" De l'autre lorgnoient notre bourſe :
" L'or qui toujours fut de reſſource,
" Par lequel Jupin jouïſſoit
" De Danaë qu'il careſſoit ;
" L'or par qui Céſar gouvernoit

« Le monde, heureux sous son empire;
« L'or, plus Dieu que Mars & l'Amour;
« Le même or fut nous introduire,
« Le soir, dans les murs de Strasbourg. »

On voit par cette lettre qu'il n'étoit pas encore devenu le meilleur de nos Poëtes, & que sa philosophie ne regardoit pas avec indifférence le métal dont son pere avoit fait provision.

De Strasbourg il alla voir ses Etats de la Basse Allemagne; & me manda qu'il viendroit *incognitò* me voir à Bruxelles. Nous lui préparâmes une belle maison, dans le petit château de Meuse, à deux

lieues

lieues de Clèves. Il m'écrivit qu'il comptoit que je ferois les avances; j'allai donc lui préſenter mes profonds hommages. Maupertuis, qui avoit déjà ſes vues, & qui étoit poſſédé de la rage d'être Préſident d'une Académie, s'étoit préſenté lui-même, & logeoit avec Algaroti & Keizerling dans un grenier de ce Palais. Je trouvai à la porte de la Cour un ſoldat pour toute garde. Le Conſeiller Privé Rambonet, Miniſtre d'Etat, ſe promenoit dans la cour en ſoufflant ſur ſes doigts; il portait de grandes manchettes de toile ſale, un chapeau troué, une vieille perruque de Magiſtrat, dont un côté entroit dans une de ſes poches, & l'autre paſſoit à peine l'épaule. On me dit que cet

 homme

homme étoit chargé d'une affaire d'Etat très-importante, & cela étoit vrai.

Je fus conduit dans l'appartement de Sa Majesté; il n'y avoit que les quatre murailles. J'apperçus dans un cabinet à la lueur d'une bougie, un petit grabat de deux pieds & demi de large, sur lequel étoit un petit homme affublé d'une robe de chambre de drap bleu; c'étoit le Roi qui suoit & qui trembloit sous une méchante couverture dans un accès de fiévre violente; je lui fis la révérence, & commençai la connoissance par lui tâter le pouls, comme si j'avois été son Premier Médecin. L'accès passé il s'habilla & se mit à table. Algaroti, Keiz-

erling, Maupertuis, & le Miniſtre du Roi auprès des Etats Généraux, & moi; nous fûmes du ſouper où l'on traita à fond de l'immortalité de l'ame, de la liberté, & des *Androgines* de Platon.

Le Conſeiller Rambonet étoit pendant ce tems-là monté ſur un cheval de louage; il alla toute la nuit, & le lendemain arriva aux portes de Liège, où il inſtrumenta au nom du Roi ſon maître, tandis que deux mille hommes de troupes de Veſel mettoient la ville de Liège à contribution. Cette belle expédition avoit pour prétexte quelques droits que le Roi prétendoit ſur un fauxbourg. Il me chargea même de travailler au Mani-

feſte, & j'en fis un tant bon que mauvais, ne doutant pas qu'un Roi avec qui je ſoupais & qui m'appelloit ſon ami, ne dût toujours avoir raiſon. L'affaire s'accommoda bientôt moyennant un million qu'il éxigea en ducats de poids, & qui ſervirent à l'indêmniſer des frais de ſon voyage de Straſbourg, dont il s'étoit plaint dans ſa poëtique lettre.

Je ne laiſſois pas de me ſentir attaché à lui; car il avoit de l'eſprit & des graces, & de plus il étoit Roi, ce qui fait toujours une grande ſéduction, attendu la foibleſſe humaine. D'ordinaire ce ſont nous autres gens de lettres qui flattons les Rois: celui-là me louoit depuis

les

les pieds jusqu'à la tête, tandis que l'Abbé Des-Fontaines & d'autres gredins me diffamoient dans Paris au moins une fois la semaine.

Le Roi de Prusse, quelque tems avant la mort de son pere, s'étoit avisé d'écrire contre les principes de Machiavel. Si Machiavel avoit eu un Prince pour disciple, la première chose qu'il lui eût recommandée, auroit été d'écrire contre lui; mais le Prince Royal n'y avoit pas entendu tant de finesse; il avoit écrit de bonne foi dans le tems qu'il n'étoit pas encore Souverain, & que son pere ne lui faisait pas aimer le pouvoir despotique; il louoit alors de tout son cœur la modé-

ration, la justice, & dans son enthousiasme il regardoit toute usurpation comme un crime. Il m'avoit envoyé son manuscrit à Bruxelles pour le corriger & le faire imprimer. J'en avais déjà fait présent à un libraire de Hollande, nommé Venduren, le plus insigne fripon de son espèce. Il me vint enfin un remords de faire imprimer *l'Anti-Machiavel*, tandis que le Roi de Prusse qui avoit cent millions dans ses coffres, en prenoit un aux pauvres Liégeois par la main du Conseiller Rambonet. Je jugeai que mon Salomon ne s'en tiendrait pas là. Son pere lui avoit laissé soixante six mille quatre cens hommes complets d'excellentes troupes; il les augmenta, & paroissoit

roiſſoit avoir envie de s'en ſervir à la première occaſion.

Je lui repréſentai qu'il n'étoit peut-être pas convenable d'imprimer ſon livre préciſément dans le même tems qu'on pourroit lui reprocher d'en violer les préceptes; il me permit d'arrêter l'Edition. J'allai en Hollande uniquement pour lui rendre ce petit ſervice; mais le libraire demanda tant d'argent que le Roi qui d'ailleurs n'étoit pas fâché dans le fond du cœur d'être imprimé, aima mieux l'être pour rien que de payer pour ne l'être pas.

Lorſque j'étais en Hollande occupé de cette beſogne, Charles VI. mourut au

mois

TAYLOR INST. OXFORD

mois d'Octobre 1740, d'une indigestion de champignons qui lui causa une apoplexie, & ce plat de champignons changea la destinée de l'Europe. Il parut bientôt que Frédéric III. Roi de Prusse, n'étoit pas aussi ennemi de Machiavel que le Prince Royal avoit paru l'être.

Quoiqu'il roulât dans sa tête le projet de son invasion dans la Silésie, il ne m'appella pas moins à sa Cour. Je lui avois déjà signifié que je ne pouvois m'établir auprès de lui, & que je devois préférer l'amitié à l'ambition, que j'étois attaché à Me. du Châtelet, & que philosophe pour philosophe, j'aimois mieux une Dame qu'un Roi : il approuva cette

cette liberté, quoiqu'il n'aimât pas les femmes. J'allai lui faire ma cour au mois d'Octobre. Le Cardinal de Fleury m'écrivit une longue lettre pleine d'éloges pour l'*Anti-Machiavel* & pour l'Auteur ; je ne manquai pas de la lui montrer.

Il rassembloit déjà ses troupes sans qu'aucun de ses Généraux ni de ses Ministres pût pénétrer son dessein. Le Marquis de Beauvau, envoyé auprès de lui pour le complimenter, croyoit qu'il alloit se déclarer contre la France en faveur de Marie-Thérese, Reine de Hongrie & de Bohême, fille de Charles VI ; qu'il vouloit appuyer l'élection à l'Empire de François de Lorraine, Grand-Duc de

de Toscane, époux de cette Reine; qu'il pouvoit y trouver de grands avantages.

Je devois croire plus que personne qu'en effet le nouveau Roi de Prusse alloit prendre ce parti; car il m'avoit envoyé trois mois auparavant un écrit politique, de sa façon, dans lequel il regardoit la France comme l'ennemie naturelle & déprédatrice de l'Allemagne; mais il étoit dans sa nature de faire toujours tout le contraire de ce qu'il disoit & de ce qu'il écrivoit, non par dissimulation; mais parce qu'il écrivoit & parloit avec une espèce d'enthousiasme, & agissoit ensuite avec une autre.

Il

Il partit au 15 Décembre, avec la fièvre quarte, pour la conquête de la Siléfie, à la tête de trente mille combattans bien pourvus de tout & bien difciplinés, & il dit au Marquis de Beauvau en montant à cheval : *je vais jouer votre jeu ; fi les as nous viennent, nous partagerons.*

Il a écrit depuis l'hiftoire de cette conquête : il me l'a montrée tout entiere. Voici un des articles curieux du début de ces Annales. J'eus foin de le tranfcrire de préférence, comme un monument unique.

« Que l'on joigne à ces confidérations « des troupes toujours prêtes à agir ;

« mon

« mon épargne bien remplie, & la viva-
« cité de mon caractère étoient la raison
« que j'avois de faire la guerre à Marie-
« Thérese, Reine de Bohême & de
« Hongrie:" & quelques lignes ensuite
il y avoit ces propres mots: « L'ambi-
« tion, l'intérêt & le desir de faire parler
« de moi l'emportèrent, & la guerre fut
« résolue."

Depuis qu'il y a des Conquérans, & des esprits ardens qui ont voulu l'être, je crois qu'il est le premier qui se soit ainsi rendu justice; jamais homme, peut-être, n'a plus senti la raison, & n'a plus écouté ses passions. Ces assemblages de philosophie & de déréglemens d'imagination ont toujours composé son caractère.

C'est

C'est dommage que je lui aie fait retrancher ce passage, quand je corrigeai depuis tous ses ouvrages ; un aveu si rare devoit passer à la postérité, & servir à faire voir sur quoi sont fondées presque toutes les guerres. Nous autres Gens de lettres, Poëtes, Historiens, Déclamateurs d'Académie, nous célébrons ces beaux exploits, & voilà un Roi qui les fait & qui les condamne.

Ses troupes étoient déjà en Silésie, quand le Baron de Gotter, son Ministre à Vienne, fit à Mari-Thérese la proposition incivile de céder de bonne grace au Roi Electeur, son maître, les trois quarts de cette province, moyennant quoi

quoi le Roi de Prusse lui prêteroit trois millions d'écus, & feroit son mari Empereur.

Marie-Thérese n'avoit alors ni troupes, ni argent, ni crédit, & cependant elle fut inflexible; elle aima mieux risquer de tout perdre que de fléchir sous un Prince qu'elle ne regardoit que comme le vassal de ses ancêtres, & à qui l'Empereur son pere avoit sauvé la vie. Ses Généraux rassemblèrent à peine vingt mille hommes; son Maréchal *Neuperg* qui les commandoit, força le Roi de Prusse de recevoir la bataille sous les murs de *Neisse* à *Molwitz*. La Cavalerie Prussienne fut d'abord mise en déroute

par

par la Cavalerie *Autrichienne*, & dès le premier choc le Roi qui n'étoit pas accoûtumé à voir des batailles, *s'enfuit* jusqu'à *Opelcim* à douze grandes lieues du camp où l'on se battoit. Maupertuis qui avoit cru faire une grande fortune, s'étoit mis à sa suite dans cette campagne, s'imaginant que le Roi lui feroit au moins fournir un cheval. Ce n'étoit pas la coûtume du Roi. Maupertuis acheta un *âne* deux ducats, le jour de l'action, & se mit à suivre Sa Majesté sur son âne du mieux qu'il put. Sa Monture ne put lui fournir sa course; il fut pris & dépouillé par les Houssards.

Frédéric passa la nuit couché sur un grabat dans un cabaret de village près

de Ratibor, ſur les confins de la Pologne pour rentrer dans le nord de ſes Etats, lorſqu' un de ſes chaſſeurs arriva du camp de *Molwitz*, & lui annonça qu'il avoit gagné la bataille. Cette nouvelle lui fut confirmée un quart d'heure après par un aide-de-camp; la nouvelle étoit vraie. Si la Cavalerie Pruſſienne étoit mauvaiſe, l'Infanterie étoit la meilleure de l'Europe. Elle avoit été diſciplinée pendant trente ans par le vieux Prince *d'Anhalt*. Le Maréchal de *Schwerin* qui la commandoit, étoit un éléve de CHARLES XII. Il gagna la bataille ſitôt que le Roi de Pruſſe fut enfui. Le Monarque revint le lendemain, & le

Général

Général vainqueur fut à-peu-près disgracié.

Je retournai philosopher dans la retraite de Cirey. Je passai l'hyver à Paris où j'avois une foule d'ennemis; car m'étant avisé d'écrire longtems auparavant *l'histoire de Charles XII*, de donner plusieurs piéces de Théatre, de faire un Poëme Epique, j'avois comme de raison pour persécuteurs tous ceux qui se mêloient de vers & de prose: & comme j'avois même poussé la hardiesse jusqu'à écrire sur la Philosophie, il falloit bien que les gens qu'on appelle dévots, me traitassent d'Athée, selon l'ancien usage.

J'avois été le premier qui eût osé développer à ma nation les découvertes de Newton en langage intelligible. Les préjugés Cartésiens qui avoient succédé en France aux préjugés Péripatéticiens, étoient alors tellement enracinés, que le Chancelier d'Aguesseau regardoit comme un homme ennemi de la Raison & de l'Etat quiconque adoptoit des découvertes faites en Angleterre. Il ne voulut jamais donner le privilége pour l'impression des *Elémens de la Philosophie de Newton*. J'étois grand admirateur de Locke. Je le regardois comme le seul Métaphysicien raisonnable. Je louois surtout cette retenue si nouvelle, si sage en même tems, & si hardie, avec laquelle il dit que

nous

nous n'en faurons jamais affez par les lumières de notre raifon pour affirmer que Dieu ne peut accorder le don du fentiment & de la penfée à l'Être appellé matière.

On ne peut conçevoir avec quel acharnement & avec quelle *intrépidité d'ignorance* on fe déchaîna contre moi fur cet article. Le fentiment de Locke n'avoit point fait de bruit en France auparavant, parceque les Docteurs lifoient St. Thomas & Quênel; & le gros du monde lifoit les Romans. Lorfque j'eus loué Locke, on cria contre lui, & contre moi. Les pauvres gens qui s'emportoient dans cette difpute, ne

ſavoient ſûrement ni ce que c'eſt que la matière, ni ce que c'eſt que l'eſprit. Le fait eſt que nous ne ſavons rien de nous-mêmes; que nous avons le mouvement, la vie, le ſentiment & la penſée ſans ſavoir comment; que les élémens de la matière nous ſont auſſi inconnus que le reſte; que nous ſommes des aveugles qui marchons & raiſonnons à tâtons; & que Locke a été très-ſage en avouant que ce n'eſt pas à nous à décider de ce que le Tout-puiſſant ne peut pas faire. Cela joint avec quelque ſuccès de mes pièces de Théatre, m'attira une bibliothèque de brochures, dans leſquelles on prouvoit que j'étois mauvais Poëte, Athée, & fils d'un payſan.

On

On imprima l'hiſtoire de ma vie, dans laquelle on me donna cette généalogie. Un *Allemand* n'a pas manqué de ramaſſer tous les contes de cette eſpèce dont on avoit farci les libelles qu'on imprimoit contre moi. On m'imputoit des avantures avec des perſonnes que je n'avois jamais connues, & avec d'autres qui n'avoient jamais éxiſté. Je trouve en écrivant ceci une lettre de M. le Maréchal de Richelieu, qui me donnoit avis d'un gros libelle où il étoit prouvé que ſa femme m'avoit donne un beau carroſſe & quelqu'autre choſe, dans le tems qu'il n'avoit point de femme. Je m'étois d'abord donné le plaiſir de faire un recueil de ces calomnies ; mais elles ſe mul-

tiplièrent au point que j'y renonçai. C'étoit-là tout le fruit que j'avois tiré de mes travaux. Je m'en consolois aisément, tantôt dans la retraite de Cirey, & tantôt dans la bonne compagnie.

Tandis que les excrémens de la littérature me faisoiens la guerre, la France la faisoit à la Reine de Hongrie; & il faut avouer que cette guerre n'étoit pas plus juste: car après avoir solemnellement stipulé, garanti, juré la pragmatique sanction de l'Empereur Charles VI, & la succession de Marie-Thérese à l'héritage de son pere, après avoir eu la Lorraine pour prix de ses promesses, il ne paroissoit pas trop conforme au droit

des

des gens de manquer à un tel engagement. On entraîna le Cardinal de Fleury hors de ſes meſures. Il ne pouvoit pas dire, comme le Roi de Pruſſe, que c'étoit la vivacité de ſon tempérament qui lui faiſoit prendre les armes. Cet heureux Prêtre regnoit à l'age de 86 ans, & tenoit les rênes de l'Etat d'une main très foible.

On s'étoit mis avec le Roi de Pruſſe dans le tems qu'il prenoit la Siléſie. On avoit envoyé en Allemagne deux armées pendant que Marie-Thereſe n'en avoit point. L'une de ces armées avoit pénétré jusqu'à cinque lieues de Vienne ſans trouver d'ennemis. On avoit donné la Boheme à l'Electeur de Baviere qui fut élu Empereur,

reur, après avoir été nommé Lieutenant Général des armées du Roi de France. Mais on fit bientôt toutes les fautes qu'il falloit pour tout perdre.

Le Roi de Pruſſe ayant pendant ce tems-là muri ſon courage & gagné des batailles, faiſoit la paix avec les Autrichiens. Marie lui abandonna à ſon grand regret le Comté de Glatz avec la Siléſie. S'étant détaché de la France ſans ménagemens, à ces conditions, au mois de Juin 1742, il me manda qu'il s'étoit mis dans les remédes, & qu'il conſeilloit aux autres malades de ſe rétablir. Ce Prince ſe voyoit alors au comble de ſa puiſſance, ayant à ſes ordrés 130,000 hommes de troupes

troupes victorieuses, dont il avoit formé sa Cavalerie, tirant de la Silésie le double de ce qu'elle avoit produit à la Maison d'Autriche, affermi dans sa nouvelle conquête, & d'autant plus heureux que toutes les autres Puissances souffroient. Les Princes se ruinent aujourd'hui par la guerre; il s'y enrichit. Ses soins se tournèrent alors à embellir la ville de Berlin, à bâtir une des plus belles Salles d'Opéra qui soient en Europe, à faire venir des Artistes en tout genre; car il vouloit aller à la gloire par tous les chemins & au meilleur marché possible.

Son pere avoit logé à Potzdam dans une vilaine maison; il en fit un Palais.

Potzdam

Potzdam devint une jolie ville; Berlin s'agrandiſſoit; on commençoit à y connoître les douceurs de la vie que le feu Roi avoit très négligées. Quelques perſonnes avoient des Meubles: la plûpart même portoient des chemiſes; car ſous le regne précédent on ne connoiſſoit guère que des devants de chemiſes qu'on attachoit avec des cordons, & le Roi regnant n'avoit pas été élevé autrement.

Les choſes changeoient à vûe d'œil: Lacédémone devenoit Athènes. Des déſerts furent défrichés; cent trois villages furent formés dans des marais deſſéchés. Il

Il n'en faiſoit pas moins de la muſique & des vers. Ainſi il ne falloit pas me ſavoir ſi mauvais gré de l'appeller le *Salomon du Nord.* Je lui donnai dans mes lettres ce ſobriquet qui lui demeura longtems.

## *Premiere Suite des Mémoires pour ſervir à la* VIE *de M. de* VOLTAIRE, *ecrits par Lui-même.*

LE Cardinal De Fleury étoit mort le 29 Fevrier 1743, agé de 90 ans. Jamais perſonne n'étoit parvenu plus tard au Miniſtere, & jamais Miniſtre n'avoit gardé ſa place plus long tems. Il commença ſa fortune à l'age de 73 ans par être Roi de France, & le fut

jusqu'à

jusqu'à sa mort sans contradiction ; affectant toujours la plus grande modestie, n'amassant aucun bien, n'ayant aucun faste, & se formant uniquement à régner. Il laissa la réputation d'un esprit fin & aimable, plutôt que d'un génie, & passa pour avoir mieux connu la Cour que l'Europe. Je l'avois beaucoup vu chez Madame la Maréchale de Villeroi, quand il n'étoit qu'ancien Evêque de la petite vilaine Ville de Fréjus, dont il s'étoit toujours, intitulé *Evêque par l'indignation divine*, comme on le voit dans quelques unes de ses lettres. La Maréchale étoit une très-laide femme qu'il avoit répudiée le plutôt qu'il avoit pu. Le Maréchal de Villeroi qui ne savoit pas

que

que l'Evêque avoit été long tems l'amant de la Maréchale sa femme, le fit nommer par Louis XIV, Précepteur de Louis XV. De Précepteur il devint Premier Ministre, & ne manqua pas de contribuer à l'éxil du Maréchal son bienfaiteur. C'étoit, à l'ingratitude prés, un assez bon homme ; mais comme il n'avoit aucun talent, il écartoit tous ceux qui en avoient dans quelque genre que ce pût être.

Plusieurs Académiciens voulurent que j'eusse sa place à l'Académie Françoise. On demanda au souper du Roi, qui prononceroit l'oraison funébre du Cardinal à l'Académie ? Le Roi répondit

que ce feroit moi : fa maitreffe la Duchefle de Chateauroux le vouloit ; mais le Comte de Maurepas, Secretaire d'Etat ne le voulut point. Il avoit la manie de fe brouiller avec toutes les maitreffes de fon maître, & il s'en eft trouvé mal.

Un vieil imbécille, Précepteur du Dauphin, autrefois Théatin, & depuis Evêque de Mirepoix, nommé Boyer, fe chargea, par principe de confcience, de feconder le caprice de M. de Maurepas. Ce Boyer ayant la feuille des bénéfices, le Roi lui abandonnoit toutes les affaires du Clergé : il traita celle-ci comme un point de Difcipline Eccléfiaf-

 tique,

tique, & représenta que c'étoit offenser Dieu qu'un profane comme moi succedât à un Cardinal. Je savois que M. de Maurepas le faisoit agir; j'allai trouver ce Ministre, je lui dis: Une place à l'Académie n'est pas une dignité bien importante; mais après avoir été nommé, il est triste d'être exclus. Vous êtes brouillé avec Madame La Duchesse de Chateauroux que le Roi aime, & avec M. le Duc de Richelieu qui la gouverne. Quel rapport y a-t-il, je vous prie, de vos brouilleries, avec une pauvre place à l'Académie Françaisе? Je vous conjure de me répondre franchement: en cas que Madame de Chateauroux l'emporte sur M. l'Evêque de Mirepoix,

Mirepoix, vous y opposerez vous? Il se recueillit un moment & me dit: *Oui, je vous écraserai.* Le Prêtre enfin l'emporta sur la *maitresse*, & je n'eus point une place dont je ne me souciois guère. J'aime à me rappeller cette aventure qui fait voir les petitesses de ceux qu'on appelle *Grands*, & qui marque combien les bagatelles sont quelquefois importantes pour eux. Cependant les affaires publiques n'alloient pas mieux depuis la mort du Cardinal, que dans ses deux dernieres années. La Maison d'Autriche renaissoit de sa cendre; la France étoit pressée par elle & par l'Angleterre; il ne nous restoit alors d'autres ressources que dans le Roi de Prusse, qui nous avoit

entraînés dans la guerre, & qui nous avoit abandonnés au besoin. On imagina d'envoyer secretement chez ce Monarque, pour sonder ses intentions, pour voir s'il ne seroit pas d'humeur à prévenir les orages qui devoient tomber tôt ou tard de Vienne sur lui, après avoir tombé sur nous, & s'il ne voudroit pas nous prêter 100,000 hommes dans l'occasion pour mieux assurer la Silésie. Cette idée étoit tombée dans la tête de M. de Richelieu & de Madame de Chateauroux; le Roi l'adopta, & M. Amelot, Ministre des affaires etrangeres, mais Ministre très-subalterne, fut chargé seulement de presser mon départ. Il falloit un prétexte; je pris celui de ma

querelle

querelle avec l'ancien Evêque de Mirepoix: le Roi approuva cet expédient. J'écrivis au Roi de Pruſſe que je ne pouvois plus tenir aux perſécutions de ce Théatin, & que j'allois me réfugier auprès d'un Roi Philoſophe, loin des tracaſſeries d'un bigot. Comme ce Prélat ſignoit toujours *l'ânc. Evêque de Mirepoix*, & que ſon écriture étoit aſſez incorrecte, on liſoit *l'âne de Mirepoix* au lieu de *l'ancien*. Ce fut un ſujet de plaiſanterie, & jamais négociation ne fut plus gaie.

Le Roi de Pruſſe qui n'alloit pas de main morte, quand il falloit frapper ſur les Moines, & ſur les Prélats de Cour, me

répondit avec un déluge de railleries ſur l'âne de Mirepoix, & me preſſa de venir.

J'eus grand ſoin de faire lire mes lettres, & les réponſes; l'Evêque en fut informé; il alla ſe plaindre à Louis XV. de ce qu'on le faiſoit, diſoit-il, paſſer pour un ſot dans les Cours étrangeres.

Le Roi lui répondit que c'étoit une choſe *dont on étoit convenu*, & qu'il ne falloit pas qu'il y prît garde.

Cette réponſe de Louis XV. qui n'eſt guère dans ſon caractere, m'a toujours paru extraordinaire. J'avois à la fois

le

le plaisir de me venger de l'Evêque qui m'avoit exclus de l'Académie, celui de faire un voyage trés-agréable, & celui d'être à portée de rendre service au Roi & à l'Etat. M. de Maurepas entroit même avec chaleur dans cette aventure, parcequ' alors il gouvernoit M. Amelot, & qu'il croyoit être le Ministre des affaires étrangeres. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il fallut mettre M^e. du Châtelet de la confidence. Elle ne trouvoit rien de si lâche & de si abominable dans le monde, que de se séparer d'une femme, pour aller chercher un Monarque. Elle auroit fait un vacarme horrible; on convint pour l'appaiser

qu'elle entreroit dans le myſtére, & que les lettres paſſeroient par ſes mains.

J'eus tout l'argent que je voulus pour mon voyage, ſur mes ſimples reçus, de M. de Monmartel : je n'en abuſai pas. Je m'arrêtai quelque tems en Hollande pendant que le Roi de Pruſſe couroit d'un bout à l'autre de ſes Etats pour faire des *revues*. Mon ſéjour à la Haye ne fut pas inutile. Je logeois dans le Palais de la vieille Cour, qui appartenoit alors au Roi de Pruſſe par ſes partages avec la Maiſon d'Orange. Son Envoyé, le jeune Comte de Padvitz, amoureux & aimé de la femme d'un des principaux membres de l'Etat, attrapoit

par

par les bontés de cette Dame, des copies de toutes les résolutions sécretes de Leurs Hautes Puissances très-mal intentionnées contre nous. J'envoyois ces copies à la Cour & mon service étoit très-agréable.

Quand j'arrivai à Berlin, le Roi me logea chez lui, comme il avoit fait dans les précédens voyages. Il menoit à Potzdam la vie qu'il avoit toujours menée depuis son avenement au Thrône. Cette vie mérite quelques détails. Il se levait à cinq heures du matin en été, & à six en hiver. Si vous voulez savoir les Cérémonies Royales de ce lever, quelles étoient les grandes & les petites Entrées, quelles étoient les fonctions de son

ſon Grand Aumonier, de ſon Grand Chambellan, de ſon Premier Gentilhomme de la chambre, de ſes Huiſſiers, je vous répondrai qu'un laquais venoit allumer ſon feu, l'habiller & le raſer; encore s'habilloit-il preſque tout ſeul. Sa chambre étoit aſſez belle; une riche baluſtrade d'argent, ornée de petits amours très-bien ſculptés, ſembloit fermer l'éſtrade du lit dont on voyoit les rideaux; mais derriere les rideaux étoit, aulieu du lit, une bibliothéque; & quant au lit du Roi, c'étoit un grabat de ſangle avec un matelas mince caché par un paravent. Marc-Aurele & Julien, ces deux Apôtres, & les plus grands hommes du Stoïciſme n'étoient pas plus mal couchés.

Quan

Quand Sa Majeſté étoit habillée & bottée, le Stoïque donnoit quelque momens à la ſecte d'Epicure. Il faiſoit venir deux ou trois favoris, ſoit Lieutenants ou Sous-Lieutenants de ſon régiment, ſoit Pages, ſoit Heiduques, ou jeunes Cadets. On prenoit du café ; celui à qui l'on jettoit le mouchoir, reſtoit un demi-quart d'heure tête-à-tête. Les choſes n'alloient pas juſqu'aux dernieres extrémités, attendu que le Prince, du-vivant de ſon pere, avoit été fort maltraité dans ſes amours de paſſade, & non moins guéri. Il ne pouvoit joüer le premier rôle ; il falloit ſe contenter des ſeconds. Ces amuſemens d'écolier étant finis, les affaires d'Etat prenoient la place. Son

Premier

Premier Miniſtre arrivoit avec une groſſe liaſſe de papiers ſous le bras. Ce Premier Miniſtre était un Commis qui logeait au ſeconde étage de la maiſon de Fridesdorff, ce ſoldat devenu valet de chambre & favori, qui avait autrefois ſervi le Roi dans le château de Cuſtrin. Les Secretaires d'Etat envoyoient toutes les dépêches au Commis du Roy, qui en opportait l'extrait. Le Roi faiſait mettre les réponſes à la marge en deux mots. Toutes les affaires du Royaume s'expédiaient ainſi en une heure. Rarement les Secretaires d'Etat, les Miniſtres en charge l'abordaient; il y en a même à qui il n'a jamais parlè. Le Roi ſon pere avait mis un tel ordre dans les finances, tout s'exécutait

cutait si militairement, l'obéissance était si aveugle, que quatre cent lieues étaient gouvernées comme une Abbaye.

Vers les onze heures, le Roi en bottes faisait dans son jardin la revue de son régiment des gardes, & à la même heure tous les Colonels en faisoient autant dans toutes les provinces, dans l'intervalle de la parade & du diner. Les Princes ses freres, les Officiers Généraux, un ou deux Chambellans mangeaient à sa table qui était aussi bonne qu'elle pouvait l'être dans un pays où il n'y a ni gibier, ni viande de boucherie passable, ni une poularde, & où il faut tirer le froment de Magdebourg. Après le repas il se

retirait

retirait ſeul dans ſon cabinet & faiſait des vers juſqu'à cinq ou ſix heures: enſuite venait un jeune homme nommé Darget ci-devant Secretaire de M. de Valory Envoyé de France, qui faiſait la lecture. Un petit concert commencait à ſept heures; le Roi y jouait de la flûte auſſi bien que le meilleur artiſte. Les concertants éxécutaient ſouvent de ſes compoſitions; car il n'y avait aucun art qu'il ne cultivât, & il n'eût pas eſſuyé chez les Grecs la mortification qu' eut Epaminondas d'avouer qu'il ne ſavait pas la Muſique.

On ſoupait dans une petite ſalle dont le plus ſingulier ornement était un ta-

bleau dont il avoit donné le deffin à Pene, fon Peintre, l'un de nos meilleurs Coloriftes; c'était une belle Priapée. On voyait des jeunes gens embraffans de jeunes femmes, des Nimphes fous des Satyres, des Amours qui jouaient aux jeux des Eumolpes & des Gitons, quelques perfonnes qui fe pâmaient en regardant ces combats, des tourterelles qui fe baifaient, des boucs fautant fur des chevres & des beliers fur des brebis. Le repas n'en était pas fouvent moins philofophique. Un furvenant qui nous aurait écoutés, en voyant cette peinture, aurait cru entendre des fept Sages de la Gréce au Bordel. Jamais on ne parla en aucun lieu du monde avec tant de

liberté

liberté de toutes les superstitions des hommes, & jamais elles ne furent traitées avec plus de plaisanteries & de mépris. Dieu était respecté, mais ceux qui avaient trompé les hommes en son nom n'étaient pas épargnés. Il n'entrait jamais dans le Palais n'y femmes n'y Prêtres: en un mot Frédéric vivait sans Cour, sans Conseil, & sans Culte.

Quelques juges de Province voulurent faire brûler je ne sai quel pauvre paysan accusé par un Prêtre d'une intrigue galante avec son ânesse. On n'éxécutait personne sans que le Roi n'eût confirmé la sentence, loi très-humaine qui se pratique en Angleterre, & dans

d'autres

d'autres pays ; Frédéric écrivit au bas de la ſentence, qu'il donnait dans ſes Etats, liberté de conſcience & de f——.

Un Prêtre d'auprès de Stettin, trés ſcandaliſé de cette indulgence, gliſſa dans un ſermon ſur Hérode, quelques traits qui pouvaient regarder le Roi ſon Maitre. Il fit venir ce Miniſtre de village à Potzdam, en le citant au Conſiſtoire, quoi qu'il n'y eût à la Cour pas plus de Conſiſtoire que de Meſſe. Le pauvre homme fut amené : le Roi prit une robe & un rabat de Prédicant : d'Argens l'auteur des *Lettres Juives*, & un Baron de Polnitz qui avait changé trois ou quatre fois de Religion, ſe revê-

tirent du même habit. On mit un tome du *Dictionnaire de Bayle* sur une table en guise d'Evangile, & le coupable fut introduit par deux Grenadiers devant ces trois Ministres du Seigneur. Mon frere, lui dit le Roi, je vous demande, au nom de Dieu, sur quel Hérode vous avez prêché? Sur Hérode qui fit tuer tous les petits enfants, répondit le bon homme. Je vous demande, ajouta le Roi, si c'était Hérode premier du nom, car vous devez savoir qu'il y en a eu plusieurs? Le Prêtre de village ne sut que répondre. Comment, dit le Roi, vous avez osé prêcher sur un Hérode, & vous ignorez quelle était sa famille! vous êtes indigne du saint Ministere. Nous

vous

vous pardonnons cette fois, mais fachez que nous vous excommunierons fi jamais vous prêchez contre quelqu'un fans le connaître. Alors on lui délivra la fentence & fon pardon ; on figna trois noms ridicules inventés à plaifir. Nous allons demain à Berlin, ajouta le Roi, nous demanderons grace pour vous à nos freres ; ne manquez pas de nous venir trouver. Le Prêtre alla dans Berlin chercher les trois Miniftres ; on fe moqua de lui, & le Roi qui était plus plaifant que libéral, ne fe foucia pas de payer fon voyage.

Frédéric gouvernait l'Eglife auffi defpotiquement que l'Etat. C'était lui qui

prononçait les divorces, quand un mari & une femme voulaient se marier ailleurs. Un Ministre lui cita un jour l'Ancien Testament, au sujet d'un de ces divorces : *Moïse*, lui dit le Roi, *menait les Juifs comme il voulait, & moi je gouverne mes Prussiens comme je l'entends.*

Ce Gouvernement singulier, ces mœurs encore plus étranges, ce contraste de Stoïcisme & d'Epicuréïsme, de sévérité dans la discipline militaire & de mollesse dans l'intérieur du Palais, des Pages avec lesquels on s'amusait dans son Cabinet & des soldats qu'on faisait passer trente six fois par les baguettes sous les fenêtres du Monarque qui les regardait,

des

des discours de Morale & une licence effrénée, tout cela composait un tableau bizarre que peu de personnes connaissaient, & qui a depuis percé dans l'Europe.

La plus grande économie présidait dans Potzdam, à tous ses goûts. Sa table, celle de ses Officiers & de ses domestiques, était réglée à trente trois écus par jour, indépendamment du vin; & au-lieu que chez les autres Rois, ce sont des Officiers de la Couronne qui se mêlent de cette dépense, c'était son valet de chambre Fridesdorff qui était à la fois son Grand Maitre d'Hôtel, son Grand Echanson & son Grand Panetier.

Soit économie, ſoit politique, il n'accordait pas la moindre grace à ſes anciens favoris, & ſurtout à ceux qui avaient riſqué leur vie pour lui, quand il était Prince Royal. Il ne payait pas même l'argent qu'il avait emprunté alors ; & comme Loüis XII. ne vengeait pas les injures du Duc d'Orléans, le Roi de Pruſſe oubliait les dettes du Prince Royal.

Cette pauvre maitreſſe qui avait été fouettée pour lui par la main du bourreau, était alors mariée à Berlin au Commis du Bureau des fiacres ; car il y avait dix-huit fiacres à Berlin ; & ſon amant lui faiſait une penſion de ſoixante

&

& dix écus qui lui a toujours été payée. Elle s'appellait Mademoiselle Saumers, grande femme, maigre, qui ressemblait à une Sibylle, & n'avait nullement l'air d'avoir mérité d'être fouettée pour un Prince.

Cependant quand il allait à Berlin, il y étalait une grande magnificence dans les jours d'appareil. C'était un très beau spectacle pour les hommes vains, c'est-à-dire, pour presque tout le monde, de le voir à table entouré de vingt Princes de l'Empire, servi dans la plus belle vaisselle d'or de l'Europe, & trente deux Pages & autant de jeunes Heiduques superbement parés, portant de grands

plats d'or maſſif. Les Grands Officiers paraiſſaient alors ; mais hors de là on ne les connaiſſait point.

On allait après diner à l'Opéra dans cette grande ſalle de 300 pieds de long qu'un de ſes Chambellans, nommé Knoberſtoff avait bâtie ſans Architecte. Les plus belles voix, les meilleurs danſeurs, étaient à ſes gages. La Barberini danſait alors ſur ſon Théatre ; c'eſt elle qui depuis épouſa le fils de ſon Chancelier. Le Roi avait fait enlever à Veniſe cette danſeuſe par des ſoldats, pour l'amener par Vienne même juſqu'à Berlin. Il en était un peu amoureux, parcequ'elle avait les jambes d'un homme. Ce qui était

incom-

incompréhensible, c'est qu'il lui donnait 32000 liv. d'appointement. Son Poëte Italien, à qui il faisait mettre en vers les Opéra dont lui-meme faisait toujours le plan, n'avait que 1200 liv. de gages; mais aussi il faut considérer qu'il était fort laid & qu'il ne dansait pas. En un mot la Barberini touchait à elle seule plus que trois Ministres d'Etat ensemble. Pour le Poëte Italien il se paya un jour par ses mains: il décousit dans une Chapelle du premier Roi de Prusse, de vieux galons d'or dont elle était ornée. Le Roi qui jamais ne fréquenta de Chapelle, dit qu'il ne perdait rien. D'ailleurs il venait d'écrire une dissertation en faveur des voleurs, qui est imprimée dans les

recueils

recueils de son Académie, & il ne jugea pas à propos cette fois-là de détruire ses écrits par les faits. Cette indulgence ne s'étendait pas sur le militaire. Il y avait dans les prisons de Spandau un vieux Gentil-homme de Franche-Comté, haut de six pieds, que le feu Roi avait fait enlever pour sa belle taille. On lui avait promis une place de Chambellan, & on lui en donna une de soldat. Ce pauvre homme déserta bientôt avec un de ses camarades. Il fut saisi & ramené devant le feu Roi auquel il eut la naïveté de dire qu'il ne se repentait que de n'avoir pas tué un Tiran comme lui. On lui coupa, pour réponse, le nez & les oreilles; il passa par les baguettes

trente

trente six fois; aprés quoi il alla traîner la brouette à Spandau. Il la traînait encore quand M. de Valory, notre Envoyé, me pressa de demander sa grace au très-clément fils du très-dur Frédéric-Guillaume.

Sa Majesté se plaisait à dire que c'était pour moi qu'il faisait jouer la *Clemenza di Tito*, Opéra plein de beauté du célébre *Métastasio*, mis en musique par le Roi lui-même, aidé de son Compositeur. Je pris mon tems pour recommander à ses bontés ce pauvre Franc-Comtois sans oreilles & sans nez; je lui détachai cette semonce;

Génie

Génie univerſel, ame ſenſible & ferme,
Quoi, lorſque vous regnez, il eſt des malheureux!
Aux tourmens d'un coupable, ah! daignez mettre un terme,
Et n'en mettez jamais à vos ſoins généreux.
Voyez autour de vous les prieres tremblantes,
Filles du repentir, maitreſſes des grands cœurs,
S'étonner d'arroſer de larmes impuiſſantes
Les mains qui de la terre ont du ſécher les pleurs.
Ah! pourquoi m'étaler avec magnificence
Ce ſpectacle brillant où triomphe Titus?
Pour achever la fête, égalez ſa clémence,
Et l'imitez en tout, ou ne le vantez plus.

La requête était un peu forte; mais on a le privilége de dire ce qu'on veut

en

en vers. Le Roi promit quelque adouciſſement, & même pluſieurs mois après, il eut la bonté de mettre le Gentil-homme dont il s'agiſſait, à l'hopital, à ſix ſols par jour. Il avait refuſé cette grace à la Reine ſa mere qui aparemment ne l'avait demandée qu'en proſe.

Au milieu des fêtes, des Opéra, des ſoupers, ma négociation ſecrete avancait. Le Roi trouvait bon que je lui parlaſſe de tout, & j'entremêlais ſouvent des queſtions ſur la France & ſur l'Autriche, à propos de *l'Enéide* & de *Tite-Live.* La converſation s'animait quelque fois; le Roi s'échauffait, & me diſait que tant que notre Cour frapperait à toutes les portes

pour

pour avoir la paix, il ne s'aviferait pas de se battre pour elle. Je lui envoyais de ma chambre à son appartement mes réfléxions sur un papier à mi-marge ; il répondait sur mes colonnes à mes hardiesses. J'ai encore ce papier où je lui disais : Doutez-vous que la Maison d'Autriche ne vous redemande la Siléfie à la premiere occasion ? voici la réponse en marge :

Ils seront recus, biribi,
A la façon de barbari, mon ami.

Cette négociation d'une espece nouvelle, finit par un discours qu'il me tint, dans un de ses mouvemens de vivacité, contre le Roi d'Angleterre, son cher oncle.

oncle. Ces deux Rois ne s'aimaient pas; celui de Prusse disait: *George est l'oncle de Frédéric & ne l'est pas du Roi de Prusse.* Enfin il me dit: *que la France déclare la guerre à l'Angleterre, & je marche.* Je n'en voulais pas d'avantage; je retournai vîte à la Cour de France; je rendis compte de mon voyage; je donnais au Ministere François l'espérance qu'on m'avait donnée à Berlin. Elle ne fut pas trompeuse, & le printems suivant le Roi de Prusse fit en effet un nouveau Traité avec la France. Il s'avança en Boheme avec 100000 hommes, tandis que les Autrichiens étaient en Alsace.

Si j'avais conté à quelque bon Parisien mon aventure, & le service que

j'avais rendu, il n'eut pas douté que je ne fusse promu à quelque bon poste. Voici quelle fut ma récompense. La Duchesse de Chateauroux fut fâchée que la négociation n'eût pas passé immédiatement par elle. Il lui avait pris envie de chasser M. Amelot, parcequ'il était bégue, & que ce petit défaut lui déplaisait. Elle haissait de plus cet Amelot, parcequ'il était gouverné par M. de Maurepas: il fut renvoyé au bout de huit jours, & je fus enveloppé dans sa disgrace.

Il arriva quelques tems après que Loüis XV. fut malade à l'extrémité dans la ville de Metz. M. de Maurepas & sa

cabale

cabale prirent ce tems pour perdre Me. de Chateauroux. L'Evêque de Soiſſons Fitz-James, fils du bâtard de Jacques II. regardé comme un Saint, voulut en qualité de Premier Aumonier, convertir le Roi, & lui déclara qu'il ne lui donnerait ni Abſolution, ni Communion, s'il ne chaſſait ſa Maitreſſe, & ſa ſœur la Ducheſſe de Lauragais, & leurs amies. Les deux ſœurs partirent chargées de l'éxécration du peuple de Metz. *Ce fut pour cette action que le peuple de Paris, auſſi ſot que celui de Metz, donna à Loüis XV. le ſurnom de* BIEN-AIMÉ. Un Poliſſon nommé Vadé, imagina ce titre que les Almanacs prodiguèrent. Quand ce Prince ſe porta bien, il ne voulut

être que le bien-aimé de ſa Maitreſſe. Ils s'aimerent plus qu'auparavant. Elle devait rentrer dans ſon Miniſtére ; elle allait partir de Paris pour Verſailles, quand elle mourut ſubitement des ſuites de la rage que ſa démiſſion lui avait cauſée. Elle fut bien tôt oubliée.

Il fallait une Maitreſſe; le choix tomba ſur la Demoiſelle Poiſſon, fille d'une femme entretenue, & d'un Payſan de la Ferté-ſous-Jouare, qui avait amaſſé quelque choſe à vendre du bled aux entrepreneurs des vivres. Ce pauvre homme était alors en fuite, condamné pour quelques malverſations. On avait marié ſa fille au ſous-fermier Le Normand,

Seigneur

Seigneur d'Etiole, neveu du Fermier Général Le Normand de Tourneham qui entretenait ſa mere. La fille était bien élevée, ſage, aimable, remplie de graces & de talèns, née avec du bon ſens & un bon cœur. Je la connaiſſais aſſez; je fûs même le confident de ſon amour. Elle m'avouait qu'elle avait toujours eu un ſecret preſſentiment qu'elle ſerait aimée du Roi, & qu'elle s'était ſenti une violente inclination, ſans trop la démêler. Cette idée qui aurait pu paraître chimérique, dans ſa ſituation, était fondée ſur ce qu'on l'avait ſouvent menée aux chaſſes que faiſait le Roi dans la forêt de Senar. Tourneham, l'amant de ſa mere, avait une maiſon de cam-

pagne dans le voiſinage. On promenait Mademoiſelle d'Etiole dans une jolie calêche: le Roi la remarquait & lui envoyait ſouvent des chevreuils. La mere ne ceſſait de lui dire qu'elle était plus jolie que Madame de Chateauroux, & le bon homme Tourneham, s'écriait ſouvent: il faut avouer que la fille de Madame Poiſſon, eſt un morceau de Roi. Enfin quand elle eut tenu le Roi entre ſes bras, elle me dit qu'elle croyait fermement à la deſtinée, & elle avait raiſon. Je paſſai quelques mois avec elle à Etiole, pendant que le Roi faiſait la campagne de 1746.

Cela me valut des récompenſes qu'on n'avait jamais données à mes ouvrages,

ni

ni à mes ſervices. Je fus jugé digne d'être l'un des quarante membres *inutiles* de l'Académie. Je fus nommé Hiſtoriographe de France, & le Roi me fit préſent d'une charge de Gentilhomme Ordinaire de ſa Chambre. Je conclus que, pour faire la plus petit fortune, il valait mieux dire quatre mots à la Maîtreſſe d'un Roi, que d'écrire cent volumes. Dès que j'eus l'air d'un homme heureux, tous mes confrères, les beaux Eſprits de Paris, ſe déchaînerent contre moi, avec toute l'animoſité & l'acharnement qu'ils devaient avoir contre quelqu'un à qui on donnait toutes les récompenſes qu'ils méritaient. J'étais toujours lié avec la Marquiſe du Chatelet

par l'amitié la plus inaltérable & par le goût de l'étude. Nous demeurions ensemble à Paris & à la campagne. Cirey est sur les confins de la Lorraine. Le Roi Stanislas tenait alors sa petite & agréable Cour à Luneville. Tout vieux & tout dévot qu'il était, il avait pour amie une femme qui ne l'était guères. C'était Madame la Marquise de Boufflers. Il partageait son ame entre elle & un Jésuite nommé Menou, le plus intrigant & le plus hardi Prêtre que j'aye jamais connu. Cet homme avait attrapé au Roi Stanislas, par les importunités de sa femme qu'il avait gouvernée, environ un million, dont une partie fut employée à bâtir une magnifique maison pour lui

&

& quelques Jésuites de la ville de Nancy. Cette maison était dotée de 24000 liv. de rente, dont douze pour la table de Menou, & douze pour donner à qui il voudrait. La Maitresse n'était * pas à beaucoup près si bien traitée. Elle tira à peine du Roy de Pologne dequoi avoir des jupes; & cependant le Jésuite enviait sa portion & était furieusement jaloux de la Marquise. Ils étaient ouverte-

* Otez le mot de Maitresse, ce qui est très faux; mettez amie. Madame de Boufflers était une amie très-desinteressée. Elle ne s'est presque jamais servi de son crédit que pour servir ses amis, & cette expression, *dequoi avoir des jupes*, n'est point du tout convenable.

ment brouillés *. Le pauvre Roi avait tous les jours bien de la peine, au sortir de la Messe, à rapatrier sa Maitresse &

* Madame de Boufflers n'a jamais été brouillée avec le pere Menou, qui, tout intrigant qu'il était, n'a jamais imaginé de donner Madame du Chatelet pour maitresse. Cette Dame & M. de V***, ne sont jamais venus à Luneville qu'invités par Me. de B***, qu'ils voyaient beaucoup & qu'ils trouvaient fort aimable. Ils n'ont jamais fait le voyage pour le Roi de Pologne.

Si Menou proposa à V***, & à Me. du Ch*** ce fut lors qu'il fut informé qu'ils devaient y venir, & pour s'enfaire un mérite auprès du Roi. Ces deux notes sont de M. de St. Lambert, Auteur du Poëme des Saisons.

son Confesseur. Enfin notre Jésuite ayant entendu parler de Madame du Chatelet, qui était très-bien faite & encore assez belle, imagina de la substituer à Madame de Boufflers.

Stanislas se mêlait quelque fois de faire d'assez mauvais petits ouvrages. Menou crut qu'une femme Auteur réussirait mieux qu'une autre auprès de lui; & le voilà qui vient à Cirey, pour ourdir cette belle trame. Il cajole Madame du Chatelet, & nous dit que le Roi Stanislas sera enchanté de nous voir. Il retourne dire au Roi que nous brûlons d'envie de venir lui faire notre cour. Stanislas recommande à Madame de

Boufflers

Boufleurs de nous amener; & en effet nous allames passer à Luneville toute l'année 1749. Il arriva tout le contraire de ce que voulait le R. P. Nous nous attachâmes à Me. de Boufflers & ce Jésuite eut deux femmes à combattre.

La vie de la Cour de Lorraine était assez agréable, quoi qu'il y eût, comme ailleurs, des intrigues & des tracasseries.

Poncet Evêque de Troyes, perdu de dettes & de réputation, voulut sur la fin de l'année, augmenter notre Cour & nos tracasseries.

Quand je dis qu'il était perdu de réputation, entendez aussi la réputation

de

de ſes Oraiſons Funébres & de ſes Sermons. Il obtint par nos deux Dames, d'être Premier Aumonier du Roi qui fut flatté d'avoir un Evêque à ſes gages, & à de très-petits gages. Cet Evêque ne vint qu'en 1750. Il débuta d'abord par intriguer contre Mᵉ. de Boufflers ſa bienfaitrice & fut chaſſé. Sa colere retomba ſur Loüis XV. gendre de Staniſlas; car étant retourné à Troyes, il voulut jouer un rôle dans la ridicule affaire des Billets de Confeſſion inventés par l'Archevêque de Paris, Beaumont. Il tint tête au Parlement, & brava le Roi. Ce n'était pas le moyen de payer ſes dettes; mais c'était celui de ſe faire enfermer. Le Roi de France l'envoya

priſonnier

prisonnier en Alface, dans un Couvent de gros Moines Allemands. Mais il faut revenir à ce qui me touche. Madame du Chatelet mourut dans le Palais de Staniflas, après deux jours de maladie. Nous étions tous fi troublés que perfonne de nous ne fongea à faire venir ni Curé, ni Jéfuite, ni Sacrement. Elle n'eut point les horreurs de la mort; il n'y eut que nous qui les fentimes. Le bon Roi Staniflas vint dans ma chambre me confoler, & pleurer avec moi. Peu de fes confréres en font autant en pareille occafion. Il voulut me retenir; je ne pouvais plus fupporter Luneville, & je retournai à Paris.

Ma destinée était de courir de Roi en Roi, quoi que j'aimasse ma liberté avec idolâtrie. Le Roi de Prusse à qui j'avais souvent signifié que je ne quitterais jamais Madame du Chatelet pour lui, voulut à toute force m'attraper, quand il fut défait de sa rivale. Il jouissait alors d'une paix qu'il s'était acquise par des victoires; & son loisir était toujours employé à faire des vers, ou à écrire l'Histoire de son Pays & de ses Campagnes. Il était bien sûr à la vérité que ses vers & sa prose étaient au dessus de ma prose & de mes vers, quant au fond des choses; mais il croyait que pour la forme je pouvais, en qualité d'Académicien, donner quelque tournure

à ses

à ses écrits. Il n'y eut point de séduction flatteuse qu'il n'emploiât pour me faire venir.

Le moyen de résister à un Roi victorieux, Poëte, Musicien, & Philosophe, & qui faisait semblant de m'aimer! Je crus que je l'aimais: enfin je repris encore le chemin de Potzdam, au mois de Juin 1750. Astolphe ne fut pas mieux reçu dans le Palais d'Alcine. Etre logé dans l'apartement qu'avait eu le Maréchal de Saxe, avoir à ma disposition les cuisiniers du Roi, quand je voulais manger chez moi, & les cochers, quand je voulais me promener, c'étaient les moindres faveurs qu'on me faisait.

Les

Les ſoupers étaient très-agréables; je ne ſais ſi je me trompe, il me ſemble qu'il y avait bien de l'eſprit: le Roi en avait & en faiſait avoir, & ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt que je n'ai jamais fait de repas ſi libre. Je travaillais deux heures par jour avec Sa Majeſté. Je corrigeais tous ſes ouvrages: ne manquant jamais de loüer beaucoup ce qu'il y avait de bon, lorſque je raturais tout ce qui ne valait rien, je lui rendais compte de tout; ce qui compoſa une Rhétorique & une Poëtique à ſon uſage. Il en profita, & ſon génie le ſervit encore mieux que mes leçons. Je n'avais nulle cour à faire, nulle viſite à rendre, nul devoir à remplir. Je m'étais fait

une

une vie libre; & je ne concevais rien de plus agréable que cet état. Alcine-Frédéric, qui me voyait déjà la tête un peu tournée, redoubla ses potions enchantées pour m'enyvrer tout-à-fait. La derniere séduction fut une lettre qu'il m'écrivit de son apartement au mien. Une Maîtresse ne s'explique pas plus tendrement. Il s'efforçait de dissiper dans cette lettre, la crainte que m'inspirait son rang & son caractère. Elle portait ces mots singuliers :

« Comment pourrais-je jamais causer
« l'infortune d'un homme que j'estime,
« & qui me sacrifie sa Patrie, & tout
« ce que l'humanité a de plus cher ? Je
« vous

“ vous réſpecte comme mon maître en
“ Eloquence, je vous aime comme un
“ ami vertueux. Quel eſclavage, quel
“ malheur, quel changement, y a-t-il à
“ craindre dans un pays où l'on vous
“ eſtime autant que dans votre patrie,
“ & chez un ami qui a un cœur re-
“ connaiſſant ? J'ai reſpecté l'amitié qui
“ vous liait à Madame du Chatelet :
“ mais après elle j'étais un de vos plus
“ anciens amis. Je vous promets que
“ vous ſerez heureux ici autant que je
“ vivrai.

Voilà une lettre comme peu de Majeſtés en écrivent : ce fut le dernier verre qui m'enivra. Les proteſtations de

bouche furent encore plus fortes que celles par écrit. Il était accoûtumé à des démonstrations de tendresse singulières avec des favoris plus jeunes que moi ; & oubliant un moment que je n'étais pas de leur âge, & que je n'avais pas la main belle, il me la prit pour la baiser : je lui baisai la sienne, & je me fis son esclave. Il fallait une permission du Roi de France pour appartenir à deux maîtres ; le Roi de Prusse se chargea de tout. Il écrivit pour me demander au Roi. Je n'imaginais pas qu'on fût choqué à Versailles, qu'un Gentilhomme Ordinaire de la Chambre, qui est l'espece la plus inutile à la Cour, devînt inutile Chambellan à Berlin. On

me

me donna toute permiſſion; mais on fut très-piqué, & on ne me le pardonna pas. Je déplus fort au Roi de France, ſans plaire davantage à celui de Pruſſe, qui ſe moquait de moi dans le fond de ſon cœur.

Me Voilà donc avec une Clef d'argent doré pendue à mon habit, une Croix au cou, & 20000 liv. de penſion. Maupertuis en fut malade, & je ne m'en apperçus pas.

Il y avait alors un Médecin à Berlin, nommé La Metrie, le plus franc Athée, de toutes les Facultés de Médecine de l'Europe; homme d'ailleurs gai, plaiſant,

 étourdi,

étourdi, tout auſſi inſtruit de la Théorie qu'aucun de ſes confréres, & ſans contredit le plus mauvais Médecin de la terre dans la Pratique; auſſi ne pratiquait-il point. Il s'était moqué de toute la Faculté de Paris, & avait même écrit contre les Médicins, beaucoup de perſonnalités qu'ils ne pardonnerent point; ils obtinerent contre lui un décret de priſe de corps.

La Metrie s'était donc retiré à Berlin, où il amuſait aſſez par ſa gaieté; écrivant d'ailleurs, & faiſant imprimer tout ce qu'on peut imaginer de plus effronté ſur la Morale. Ses livres plurent au Roi qui le fit non pas ſon Médecin, mais ſon Lecteur.

Un

Un jour après la lecture, La Metrie qui disait au Roi tout ce qui lui venait dans la tête, lui dit qu'on était bien jaloux de ma faveur & de ma fortune: *Laissez faire*, dit le Roi, *on presse l'orange, & on la jette quand on a avalé le jus.* La Metrie ne manqua pas de me rendre ce bel apophthegme digne de Denis de Syracuse. Je résolus dès-lors de mettre en sureté les pelures de l'Orange. J'avais environ 300000 liv. à placer; je me gardai bien de mettre ce fonds dans les Etats de mon Alcine: je les plaçai avantageusement sur les terres que le Duc de Wurtemberg possède en France. Le Roi qui ouvrait toutes mes lettres, se douta bien que je ne prétendais pas

rester auprès de lui. Cependant la fureur de faire des vers le possédait comme Denis; il fallait que je rabotasse continuellement, & que je revisse encore son Histoire de Brandebourg & tout ce qu'il composait.

La Metrie mourut pour avoir mangé chez Milord Tirconell, Envoyé de France, un pâté farci de trufles, après un très-long dîner. On prétendit qu'il s'était confessé avant de mourir; le Roi en fut indigné. Il s'informa éxactement si la chose était vraie; on l'assura que c'était une calomnie atroce, & que La Metrie était mort, comme il avait vécu, en reniant Dieu & les Médecins. Sa Majesté

jesté satisfaite composa sur le champ son Oraison Funèbre qu'il fit lire en son nom, à l'assemblée publique de l'Académie, par Darget son Secretaire, & donna six cents livres de pension à une fille de joie que La Metrie avait amenée de Paris, quand il avait abandonné sa femme & ses enfans.

Maupertuis qui savait l'anecdote de l'écorce d'orange, prit son tems pour répandre le bruit, que j'avais dit que la Charge d'Athée du Roi était vacante. Cette calomnie ne réussit pas; mais il ajouta ensuite que je trouvais les vers du Roi mauvais, & cela réussit.

Je m'apperçus que depuis ce tems-là les ſoupers du Roi n'étaient plus ſi gais ; on me donnait moins de vers à corriger ; ma diſgrace était complette.

Algaroti, Darget, & un Français nommé Chaſol, qui était un de ſes meilleurs Officiers, le quittèrent tous à la fois. Je me diſpoſais à en faire autant ; mais je voulus auparavant me donner le plaiſir de me mocquer d'un livre que Maupertuis venait d'imprimer. L'occaſion était belle ; on n'avait jamais rien écrit de ſi ridicule & de ſi fou. Le bon homme propoſait ſérieuſement de faire un voyage droit aux deux Poles, de diſſéque des têtes de Géans pour con-

naître la nature de l'ame par leur cervelle, de bâtir une ville où l'on ne parlerait que Latin, de creuser un trou jusqu'au noyau de la terre, de guérir les maladies en enduisant les malades de poix-résine, & enfin de prédire l'avenir en éxaltant son ame.

Le Roi rit de son livre, j'en ris, tout le monde en rit; mais il se passait alors une scène plus sérieuse, à-propos de je ne sais quelle fadaise de Mathématiques que Maupertuis voulait ériger en découverte. Un Géométre plus savant, nommé Koënig, Bibliothécaire de la Princesse d'Orange à la Haye, lui fit appercevoir qu'il se trompait, & que Leibnitz qui

avait

avait autrefois examiné cette vieille idée, en avait démontré la fausseté dans plusieurs de ses lettres, dont il lui montra des copies.

Maupertuis, Président de l'Académie de Berlin, indigné qu'un Associé Etranger lui prouvât ses bévues, persuada d'abord au Roi, que Koënig, en qualité d'homme établi en Hollande, était son ennemi, & avait dit beaucoup de mal de la Prose & de la Poësie de sa Majesté, à la Princesse d'Orange.

Cette premiere précaution prise, il aposta quelques pauvres Pensionnaires de l'Académie qui dépendaient de lui, & fit

fit condamner Koënig, comme fauſſaire, à être *rayé* du nombre des Académiciens. Le Géomètre de Hollande, avait pris les devants, & avait renvoyé ſa patente de la dignité d'Académicien à Berlin.

Tous les Gens de lettres de l'Europe furent auſſi indignés des manœuvres de Maupertuis, qu' ennuyés de ſon livre. Il obtint la haine & le mépris de ceux qui n'y entendaient rien. On ſe contentait à Berlin de lever les épaules; car le Roi ayant pris parti dans cette malheureuſe affaire, perſonne n'oſait parler. Je fus le ſeul qui élevai la voix. Koënig était mon ami: j'avais à la fois le plaiſir de

déf-

défendre la liberté des Gens de lettres avec la cause d'un ami, & celui de mortifier un ennemi qui était autant l'ennemi de la modestie que le mien. Je n'avais nul dessein de rester à Berlin; j'ai toujours préféré la liberté à tout le reste. Peu de Gens de lettres en usent ainsi; la plûpart sont pauvres; la pauvreté énerve le courage, & tout Philosophe à la Cour devient aussi esclave que le premier Officier de la Couronne. Je sentis combien ma liberté devait déplaire à un Roi plus absolu que le Grand Turc. C'était un plaisant Roi dans l'intérieur de sa maison, il le faut avouer. Il protégeait Maupertuis & se moquait de lui plus que personne. Il se mit à écrire contre

contre lui, & m'envoya ſon manuſcrit dans ma chambre, par un miniſtre de ſes plaiſirs ſecrets, nommé Marvitz. Il tourna beaucoup en ridicule le trou au centre de la terre, la méthode de guérir avec un enduit de poix-réſine, le voyage au Pole Auſtral, la ville Latine, & la lâcheté de ſon Académie, d'avoir ſouffert la tyrannie éxercée ſur le pauvre Koënig: mais comme ſa deviſe était: *point de bruit, ſi je ne le fais*, il fit brûler tout ce qu'on avait écrit ſur cette matiere, excepté ſon ouvrage.

Je lui renvoyai ſon Ordre, ſa Clef de Chambellan, ſa penſion. Il fit alors tout ce qu'il put pour me garder, & moi

tout

tout ce que je pus pour le quitter. Il me rendit sa Croix & sa Clef, & voulut que je soupasse avec lui. Je fis donc encore un souper de Damoclès; après quoi je partis avec promesse de revenir, & avec le ferme dessein de ne le revoir de ma vie.

Ainsi nous fumes quatre qui nous échappames en peu de tems, Chasol, Darget, Algaroti, & moi. Il n'y avait pas moyen en effet d'y tenir. On sait bien qu'il faut souffrir auprès des Rois; mais Frédéric abusait un peu trop de sa prérogative. La Société a ses loix, à moins que ce ne soit la Société du Lion & de la Chevre. Frédéric manquait

toujours

toujours à la premiere loi de la Société, de ne rien dire de desobligeant à personne. Il demandait souvent à son Chambellan Polnitz, s'il ne changerait pas volontiers de Religion pour la quatrieme fois, & il offrait de payer cent écus comptant pour sa conversion. *Eh, mon Dieu! mon cher Polnitz,* lui disait-il, *j'ai oublié le nom de cet homme que vous volates à la Haye, en lui vendant de l'argent faux pour du fin: aidez un peu ma mémoire, je vous prie.* Il traitait à peu-prés de même le pauvre d'Argens; cependant ces deux victimes resterent. Polnitz ayant mangé tout son bien, était obligé d'avaler des couleuvres pour vivre, & n'avait pas d'autre pain; &

d'Argens

d'Argens n'avait pour tout bien dans le monde, que ſes *Lettres Juives* & ſa femme nommée Cochois, mauvaiſe Comédienne de province, ſi laide qu'elle ne pouvait rien gagner à aucun métier, quoi qu'elle en fît pluſieurs. Pour Maupertuis qui avait été aſſez mal-aviſé pour placer ſon bien à Berlin, ne ſongeant pas qu'il vaut mieux avoir cent piſtoles, dans un pays libre, que mille dans un pays deſpotique, il fallait bien qu'il reſtât dans les fers qu'il s'était forgés.

## *Seconde Suite des Mémoires pour servir à la* VIE *de* V * * * *, *écrits par Lui-même.*

EN sortant de mon Palais d'Alcine, j'allai passer un mois auprès de Madame la Duchesse de Saxe-Gotha, la meilleure Princesse de la terre, la plus douce, la plus sage, la plus égale, & qui, Dieu merci, ne faisoit pas des vers. Delà je fus quelques jours à la

maiſon de campagne du Landgrave de Heſſe, qui étoit beaucoup plus éloigné de la Poëſie que la Princeſſe de Gotha. Je reſpirai; je continuai doucement mon chemin par Francfort. C'était-là que m'attendoit une très-biſarre deſtinée.

Je tombai malade à Francfort. Une des mes niéces, veuve d'un Capitaine au régiment de Champagne, femme très aimable, remplie de talens, & qui de plus étoit regardée à Paris comme Bonne Compagnie, eut le courage de quitter Paris pour venir me trouver ſur le *Mein*; mais elle me trouva priſonnier de guerre.

Voici

Voici comme cette belle aventure s'étoit paſſée. Il y avait un nommé Freïtag, banni de Dreſde après avoir été mis au carcan & condamné à la brouette, devenu depuis à Francfort Agent du Roy de Pruſſe, qui ſe ſervait volontiers de tels Miniſtres, parce qu'ils n'avaient de gages que ce qu'ils pouvaient attraper aux paſſans.

Cet Ambaſſadeur, & un marchand, nommé Schmitt, condamné ci-devant à l'amende pour fauſſe-monnoie, me ſignifierent de la part de Sa Majeſté le Roy de Pruſſe, que j'euſſe à ne point ſortir de Francfort juſqu' à ce que j'euſſe rendu les effets précieux que j'emportais

 à Sa

à Sa Majesté. Helas, Messieurs! je n'emporte rien de ce pays-là, je vous jure; pas même les moindres regrets. Quels sont donc les joyaux de la Couronne Brandebourgeoise que vous redemandez? *Ce l'être, Montsir,* répondit Freïtag, *L'œuvre de poëshie du Roy mon gratieux Maître.* Oh! je lui rendrai sa prose & ses vers, de tout mon cœur, lui répliquai-je, quoiqu'après tout j'aye plus d'un droit à cet ouvrage: il m'a fait présent d'un bel éxemplaire imprimé à ses dépens; malheureusement cet éxemplaire imprimé est à Leipsick avec mes autres effets. Alors Freïtag me proposa de rester à Francfort jusqu'à ce que ce trésor qui était à Leipsick fût

arrivé,

arrivé, & il me ſigna ce beau billet: « Montſir, Sitôt le gros balot de Leip- « ſick ſera ici, où eſt L'œuvre de Poë- « ſhie, lui rendu à moi, vous pourrez « partir, où vous paroitra bon, à Franc- « fort, premier Juin 1753, Freïtag, « Réſident du Roi mon Maître." J'écrivis au bas du billet: *Bon pour L'œuvre de Poëſie du Roi votre Maître*, de quoi le Réſident fut très-ſatisfait.

Le 12 Juin arriva le grand balot de Poëſie. Je remis fidelement le ſacré dépôt, & je crus pouvoir m'en aller, ſans manquer à aucune Tête Couronnée; mais dans l'inſtant que je partais, on m'arrêta moi, mon ſecretaire, & mes

 gens.

gens. On arrête ma niéce ; quatre ſoldats la traînent au milieu des boues chez le Md. Schmitt qui avoit je ne ſais quel droit de Conſeiller Privé du Roi de Pruſſe. Ce marchand de Francfort ſe croyait alors un Général Pruſſien ; il commandait douze ſoldats de la ville, dans cette grande affaire, avec toute l'importance & toute la grandeur convenable. Ma niéce avait un paſſeport du Roi de France ; & de plus elle n'avait j'amais corrigé les vers du Roi de Pruſſe. On reſpecte ordinairement les Dames dans les horreurs de la guerre ; mais le Conſeiller Schmitt & le Réſident Freïtag, en agiſſant pour Frédéric, croyaient lui faire leur cour en

traînant

traînant le pauvre Beau Séxe dans les boues. On nous fourra tous deux dans une eſpèce d'hôtellerie, à la porte de la quelle furent poſtés douze ſoldats. On en mit quatre autres dans ma chambre; quatre dans un grenier où on avoit conduit ma niéce; quatre dans un galetas ouvert à tous les vents, où l'on fit coucher mon Secretaire ſur de la paille. Ma niéce avait à la vérité un petit lit; mais les quatre ſoldats avec la bayonnette au bout du fuſil, lui tenaient lieu de rideaux & de femmes de chambre.

Nous avions beau dire que nous en appellions à la Cour, que l'Empereur avait été élu dans Francfort, que mon Se-

cretaire était Florentin & ſujet de Sa Majeſté Impériale, que ma niéce & moi, nous étions ſujets du Roi Très-Chrétien, & que nous n'avions rien à démêler avec le Markgrave de Brandebourg: on nous répondit que le Markgrave avoit plus de crédit dans Francfort que l'Empereur. Nous fumes douze jours priſonniers de guerre; & il nous fallut payer 140 écus par jour. Le Marchand Schmitt s'étant emparé de tous mes effets, qui me furent rendus plus légers de moitié, on ne pouvait payer plus chérement *L'œuvre de Poëſie du Roy de Pruſſe*. Je perdis environ la ſomme qu'il avait dépenſée pour me faire venir chez lui pour prendre de mes leçons; partant

nous

nous fumes quittes. Pour rendre l'aventure plus complette, un certain Venduren, libraire à la Haye, frippon de profeſſion, & banqueroutier par habitude, était alors retiré à Francfort. C'était ce même homme à qui j'avais fait préſent, treize ans auparavant, du manuſçrit de *l'Anti-Machïavel* de Frédéric. On retrouve ſes amis dans l'occaſion; il prétendit que Sa Majeſté lui redevait une vingtaine de ducats, & que j'en étais reſponſable. Il compta l'interêt & l'interêt de l'interêt. Le Sieur Friliard, Bourguemeſtre de Francfort, qui était même *Bourguemeſtre Regnant*, comme cela ſe dit, trouva, en qualité de Bourguemeſtre, le comte trés-juſte; & en

en qualité de Regnant, il me fit débourſer trente ducats, en prit 26 pour lui, & en donna quatre au frippon de libraire.

Toutes ces affaires d'Oſtrogoths & de Vandales étant finies, j'embraſſai mes hôtes, & je les remerciai de leur douce réception.

Quelque tems après j'allai prendre les eaux de *Plombieres*; je bus ſurtout celles de *Léthé*, bien perſuadé que les malheurs de quelque eſpèce qu'ils ſoient, ne ſont bons qu' à oublier. Ma niéce, Madame Denis, qui faiſait la conſolation de ma vie, & qui s'était attachée à moi par ſon

goût

goût pour les Lettres & par la plus tendre amitié, m'accompagna de Plombieres à Lyon. J'y fus reçu avec des acclamations par toute la ville, & aſſez mal par le Cardinal de Tencin, Archevêque de Lyon, ſi connu par la maniere dont il avait fait ſa fortune, en rendant Catholique ce *Law* ou Laſs, auteur du Siſtême qui bouleverſa la France. *Son Concile d'Embrun* acheva ſa fortune que la converſion de *Law* avait commencée. Le Syſtême le rendit ſi riche qu'il eut de quoi acheter un Chapeau de Cardinal. Il fut Miniſtre d'Etat. Il m'avoua confidemment, qu'il ne pouvait me donner à dîner en public, parce que le Roi de France était fâché contre moi de

ce

ce que je l'avais quitté pour le Roi de Pruſſe. Je lui dis que je ne dînais jamais; & qu'à l'égard des Rois, j'étais l'homme du monde qui prenais le plus aiſément mon parti, auſſi bien qu' avec les Cardinaux.

On m'avait conſeillé les eaux *d'Aix* en Savoye: quoi qu'elles fuſſent ſous la domination d'un Roi, je pris ma route pour aller en boire. Il falloit paſſer par Geneve; le fameux Médecin *Tronchin* établi à Geneve depuis peu, me déclara que les eaux d'Aix me tueraient, & qu'il me ferait vivre. J'acceptai le parti qu'il me propoſait. Il n'eſt permis à aucun Catholique de s'établir à Geneve, ni dans

les

les Cantons Suiſſes Proteſtants. Il me parut plaiſant d'acquérir des domaines dans le ſeul pays de la terre, où il ne m'était pas permis d'en avoir.

J'achetai, par un marché ſingulier & dont il n'y avait point d'éxemple dans le pays, un petit bien d'environ ſoixante arpens, qu'on me vendit le double de ce qu'il eût couté auprès de Paris : mais le plaiſir n'eſt jamais trop cher. La maiſon eſt jolie & commode ; l'aſpect en eſt charmant ; il étonne & ne laſſe point. C'eſt d'un côté, le lac de Geneve ; c'eſt la ville, de l'autre. Le Rhône en ſort à gros bouillons, & forme un canal au bas de mon jardin. On voit

la

la riviere *d'Arve* qui descend de la Savoye & se précipite dans le Rhône. Plus loin, on voit encore une autre riviere. Cent maisons de campagne, cent jardins rians, ornent les bords du lac & des rivieres. Dans le lointain s'élèvent les Alpes, & à travers leurs précipices on découvre vingt lieues de montagnes couvertes de neiges éternelles.

J'ai encore une plus belle maison, & une vue plus étendue à Lausanne: mais une maison auprès de Geneve est beaucoup plus agréable. J'ai dans les deux habitations *ce que les Roi ne donnent point*, ou plutôt, *ce qu'ils ôtent*, le *repos* & la *liberté*; & j'ai encore ce qu'ils donnet

quelquefois & que je ne tiens pas d'eux. Je mets en pratique ce que j'ai dit dans le Mondain :

« Oh ! le bon tems que ce ſiécle de fer !»

Toutes les commodités de la vie en ameublement, en équipage, en bonne-chére, ſe trouvent dans mes deux maiſons. Une ſociété douce de gens d'eſprit, remplit les momens que l'étude & le ſoin de ma ſanté me laiſſent. Il y a dequoi faire crever de douleur plus d'un de mes chers confréres les Gens de lettres. Cependant je ne ſuis pas né riche, il s'en faut beaucoup. On me demande par quel art je ſuis parvenu à vivre comme un Fermier Général ; il eſt bon de le dire, afin

afin que mon éxample ſerve. J'ai vu tant de Gens de lettres pauvres & mépriſés, que j'ai conclu dès longtems que je ne devais pas en augmenter le nombre.

Il faut être en France ou enclume ou marteau : j'étais né *enclume.* Un patrimoine court devient tous les jours plus court, parce que tout augmente de prix à la longue, & que ſouvent le Gouvernement a touché aux Rentes & aux Eſpéces.

Il faut être attentif à toutes les Opérations que le Miniſtère toujours obéré & toujours inconſtant, fait dans les

Finances

finances de l'Etat. Il y en à toujours quelqu' une dont un particulier peut profiter, ſans avoir obligation à perſonne; & rien n'eſt ſi doux que de faire ſa fortune par ſoi-même. Le premier pas coûte quelques peines; les autres ſont aiſés. Il faut être économe dans ſa jeuneſſe; on ſe trouve dans ſa vieilleſſe un fonds dont on eſt ſurpris. C'eſt le tems où la fortune eſt le plus néceſſaire. C'eſt celui où je jouis, & après avoir vécu chez des Rois, je me ſuis fait Roi moi-même.

Depuis que je vis dans cette opulence paiſible, & dans la plus extrême indépendance, le Roi de Pruſſe eſt revenu à moi. Il m'envoya en 1755 un Opéra

vait un profond mépris pour notre Gouvernement, préféra l'alliance de L'Angleterre à celle de la France, & s'unit avec la Maiſon d'Hannovre ; comptant empêcher d'une main les Ruſſes d'avancer dans la Pruſſe, & de l'autre les Français de venir en Allemagne. Il ſe trompa dans ces deux idées : mais il en avait une troiſieme dans la quelle il ne ſe trompa pas ; ce fut d'envahir la Saxe ſous prétexte d'amitié, & de faire la guerre à l'Impératrice Reine de Hongrie, avec l'argent qu'il pilla chez les Saxons. Le Marquis de Brandebourg, par cette manœuvre ſingulière, fit ſeul changer tout le ſyſtême de l'Europe. Le Roi de France voulant le retenir dans ſon alliance, lui

avait

avait envoyé le Duc de Nivernois, homme d'esprit & qui faisait de très-jolis vers. L'Ambassade d'un Duc & Pair & d'un Poëte, semblait devoir flatter la vanité & le goût de Frédéric. Il se moqua du Roi de France, & signa son Traité avec l'Angleterre, le même jour que l'Ambassadeur arriva à Berlin. Il joua très-joliment le Duc & Pair, & fit une Epigramme contre le Poëte. C'était alors le privilége de la Poësie de gouverner les Etats. Il y avait alors un autre Poëte à Paris, homme de condition, fort pauvre, mais très-aimable, en-un-mot l'Abbé de Bernis, depuis Cardinal. Il avait débuté par faire des vers contre moi, & ensuite était devenu mon ami,

ce qui ne lui fervait à rien ; mais il était devenu celui de Mᵉ de Pompadour, & cela lui fut plus utile. On l'avait envoyé du Parnaffe en Ambaffade à Venife. Il était alors à Paris avec un très-grand crédit.

Le Roi de Pruffe, dans ce pauvre livre de Poëfie que ce M. de Freïtag redemandait à Francfort avec tant d'inftance, avait gliffé un vers contre l'Abbé de Bernis :

" *Evitez de Bernis la ftérile abondance.*"

Je ne crois pas que ce livre & ce vers fuffent parvenus jufqu' à l'Abbé ; mais *comme Dieu eft jufte*, Dieu fe fervit de lui

lui pour venger la France du Roy de Prusse. l'Abbé conclut un Traité offensif & défensif avec M. de Staremberg, Ambassadeur d'Autriche, en dépit de Rouillé, alors Ministre des affaires étrangeres. Madame de Pompadour présida à cette négociation. Rouillé fut obligé de signer le Traité conjointement avec l'Abbé de Bernis, ce qui était sans éxemple. Ce Ministre Rouillé, il faut l'avouer, était le plus inepte Secretaire d'Etat que jamais le Roy de France ait eu, & cependant le plus ignorant qui fût dans la Robe. Il avait demandé un jour si la Wétéravie était en Italie. Tant qu'il n'y eut point d'affaires épineuses à traiter, on le souffrit; mais dès qu'on eut de grands ob-

jets, on sentit son insuffisance. On le renvoya, & l'Abbé de Bernis eut sa place.

Mademoiselle Poisson, Dame le Normand, Marquise de Pompadour, était réellement Prémier Ministre d'État. Certains termes outrageans lâchés contre elle par Frédéric, qui n'épargnait ni les femmes ni les Poëtes, avaient blessé le cœur de la Marquise, & ne contribuerent pas peu à cette révolution dans les affaires, qui réunit en un moment les Maisons de France & d'Autriche, après plus de deux cens ans d'une haine réputée immortelle. La Cour de France qui avait prétendu en 1741, écraser l'Autriche, la soutint en 1756; & enfin on vit la

France,

France, la Russie, la Suéde, la Hongrie, la moitié de l'Allemagne, & le Fiscal de l'Empire, déclarés contre le seul Marquis de Brandebourg. Ce Prince dont l'ayeul pouvait à peine entretenir 20000 hommes, avait une armée de cent mille fantassins & de quarante mille cavaliers, bien composée, encore mieux éxercée, pourvue de tout. Mais enfin il y avait plus de 400000 hommes en armes contre le Marquis de Brandebourg. Il arriva dans cette guerre, que chaque parti prit d'abord tout ce qu'il était à portée de prendre. Frédéric prit le Saxe ; la France prit les Etats de Frédéric, depuis la Ville de Gueldre jusqu'à Minden sur le Véser, & s'empara, pour un tems, de

tous

tout l'Electorat d'Hannovre & de la Hesse, alliés de Frédéric; l'Impératrice de Russie prit toute la Prusse. Le Roi battu d'abord par les Russes, battit les Autrichiens, & ensuite il fut battu dans la Boheme, le 18 Juin, 1757.

La perte d'une bataille semblait devoir écraser ce Monarque: pressé de tous côtés, par les Russes, par les Autrichiens & par la France, lui-même se crut perdu. Le Maréchal de Richelieu venait de conclure près de Stade un Traité avec les Hannovriens & les Hessois, qui ressemblait à celui des Fourches Caudines. Leur armée ne devait plus servir. Le Maréchal était près d'entrer dans la

Saxe

Saxe avec 60000 hommes. Le Prince de Soubife allait y entrer d'un autre côté avec plus de 30000, & était fecondé par l'armée des Cercles de l'Empire ; de là on marchait à Berlin. Les Autrichiens avaient gagné un fecond combat, & étaient déjà dans Breflau ; un de leurs Généraux même avait fait une courfe jufqu'à Berlin & l'avait mis à contribution. Le tréfor du Roi de Pruffe était prefque épuifé, & bientôt il ne devait plus lui refter un village. On allait le mettre au Ban de l'Empire ; fon procès était commencé ; il était déclaré rébelle, & s'il était pris, l'apparence était qu'il aurait été condamné à perdre la tête.

Dans

Dans ces extrémités il lui paſſa dans l'eſprit de vouloir ſe tuer. Il écrivit à ſa ſœur Madame la Markgrave de Bareith, qu'il alloit terminer ſa vie. Il ne voulut point finir la piéce ſans quelques vers: la paſſion de la Poëſie était encore plus forte en lui que la haine de la vie. Il écrivit donc au Marquis *d'Argens* une longue Epître en vers, dans laquelle il lui faiſait part de ſa réſolution & lui diſait adieu.

Quelque ſinguliere que ſoit cette Epître par le ſujet, & par celui qui l'a écrite, & par le perſonnage à qui elle eſt adreſſée, il n'y a pas moyen de la tranſcrire ici toute entière, tant il y a

de

de répétitions; mais on y trouve quelques morceaux assez bien tournés pour un Roi du Nord. En voici plusieurs passages:

" Ami, le sort en est jetté;
" Las de plier sous l'infortune,
" Sous le joug de l'adversité,
" J'accourcis le terme arrêté
" Que la nature notre mere
" A daigné prodiguer par libéralité.
" D'un cœur assuré, d'un œil ferme,
" J'approche de l'heureux terme
" Qui va me garantir contre les coups du sort,
" Sans timidité, sans effort.
" Adieu grandeurs, adieu chimères!
" De vos bluettes passagères
" Mes yeux ne sont plus éblouis.
" Si votre faux éclat, de ma naissante Aurore

" Fit

" Fit trop imprudemment éclore
" Les deſirs indiſcrets, long tems évanouis,
" Au ſein de la Philoſophie,
" Ecole de la vérité,
" Zénon me détrompa de la frivolité
" Qui produit les erreurs de la vie.
" Adieu divine volupté !
" Adieu plaiſirs charmans, qui flattez la moleſſe,
" Et dont la troupe enchantereſſe,
" Par des liens de fleurs, enchaîne la gaité !
" Mais que fais-je, grand Dieu ! courbé ſous
" la triſteſſe,
" Eſt-ce à moi de nommer les plaiſirs, l'allégreſſe ?
" Et ſous la griffe du vautour
" Voit-on la tendre tourterelle
" Et la plaintive Philomele
" Chanter & reſpirer l'amour ?
" Depuis long-tems pour moi, l'aſtre de la
" lumière

" N'eclaira

« N'éclaira que des jours ſignalés par mes
« maux.
« Depuis long-tems Morphée, avare de pavôts,
« N'en daigne plus jetter ſur ma triſte pau-
« pière.
« Je diſais ce matin, les yeux couverts de
« pleurs :
« Le jour qui dans peu va renaître,
« M'annonce de nouveaux malheurs.
« Je diſais à la nuit : tu vas bientôt paraître
« Pour éterniſer ma douleur.
« Vous, de la Liberté Héros que je révére,
« O manes de Caton ! O manes de Brutus !
« Votre illuſtre éxemple m'éclaire
« Parmi l'erreur & les abus ;
« C'eſt votre flambeau funéraire
« Qui m'inſtruit du chemin peu connu du vul-
« gaire,
« Que nous avaient tracé vos antiques vertus.
« J'écarte

« J'écarte les Romans & les pompeux fantômes
« Qu' engendra de ses flancs la Superstition ;
« Et pour approfondir la nature des hommes,
« Pour connoître ce que nous sommes,
« Je ne m'adresse point à la Religion.
« J'apprends de mon Maître Epicure,
« Que du tems la cruelle injure
« Dissoût les êtres composés ;
« Que ce souffle, cette étincelle,
« Ce feu vivifiant de corps organisés,
« N'est point de nature immortelle.
« Il naît avec le corps, s'accroît dans les en-
« fans,
« Souffre de la douleur cruelle ;
« Il s'égare, il s'éclipse, il baisse avec les ans ;
« Sans doute il périra quand la nuit éternelle
« Viendra nous arracher du nombre des
« vivans.
« Vaincu, persécuté, fugitif dans le monde,

« Trahi

" Trahi par des amis pervers,
" Je souffre, en ma douleur profonde,
" Plus de maux, dans cet univers,
" Que, dans la fiction de la Fable féconde,
" N'en a jamais souffert Prométhée aux Enfers.
" Ainsi, pour terminer mes peines,
" Comme ces malheureux au fond de leurs
" cachots,
" Las d'un destin cruel, & trompant leurs
" bourreaux,
" D'un noble effort brisent leurs chaînes ;
" Sans m'embarrasser des moyens,
" Je romps les funestes liens
" Dont la subtile & fine trame
" A ce corps rongé de chagrins
" Trop longtems attache mon ame.
" Tu vois dans ce cruel tableau,
" De mon trépas la juste cause.
" Au moins ne pense pas, du néant du Caveau,

" Que j'aspire à l'Apothéose.
" Mais lorsque le Printems paraissant de
" nouveau,
" De son sein abondant t'offre des fleurs écloses,
" Chaque fois d'un bouquet de myrthes & de
" roses
" Souviens-toi d'orner mon tombeau.

Il m'envoya cette Epître écrite de sa main. Il y a plusieurs Hémistiches pillés de l'Abbé de Chaulieu, & de moi. Les idées sont incohérentes, les vers en général mal faits; mais il y en a de bons, & c'est beaucoup pour un Roi de faire une Epître de deux cents mauvais vers, dans l'état où il était. Il voulait qu'on dît qu'il avait conservé toute la présence & la liberté de son esprit, dans un moment où les hommes n'en ont guére.

La

La lettre qu'il m'écrivit témoignait les mêmes sentimens; mais il y avait moins de *myrthes*, & de *roses*, & d'*Ixions* & de *douleurs profonds*. Je combattis en prose la résolution qu'il disait avoir prise de mourir, & je n'eus pas de peine à le déterminer à vivre. Je lui conseillai d'entamer une négociation avec le Maréchal de Richelieu, d'imiter le Duc de Cumberland. Je pris enfin toutes les libertés qu'on peut prendre avec un Poëte desespéré qui était tout près de n'être plus Roi. Il écrivit en effet au Maréchal de Richelieu; mais n'ayant pas de réponse, il résolut de nous battre. Il me manda qu'il allait combattre le Maréchal de Soubise. Sa

lettre finiſſait par des vers plus dignes de ſa ſituation, de ſa Dignité, de ſon courage & de ſon eſprit:

" Quand on eſt voiſin du naufrage,
" Il faut en affronter l'orage,
" Penſer, vivre & mourir en Roi."

En marchant aux Français & aux Impériaux, il écrivit à Me. la Markgrave de Bareith ſa ſœur, qu'il ſe feroit tuer; mais il fut plus heureux qu'il ne diſait & qu'il ne croyoit. Il attendit, le 5 Novembre 1757, l'armée Françaiſe & Impériale, dans un poſte aſſez avantageux, à Roſbac ſur la frontiere de la Saxe; & comme il avait toujours parlé de ſe faire tuer, il voulut que ſon frere le Prince

Henri,

Henri acquittât ſa promeſſe, à la tête de cinq bataillons Pruſſiens qui devaient ſoûtenir le premier effort des armées ennemies, tandis que ſon artillerie les foudroierait, & que ſa cavalerie attaquerait la leur.

En effet le Prince Henri fut légérement bleſſé à la gorge d'un coup de fuſil, & ce fut, je crois, le ſeul Pruſſien bleſſé à cette journée. Les Français & les Autrichiens s'enfuirent à la premiere décharge. Ce fut la déroute la plus inoüie & la plus complete dont l'Hiſtoire ait jamais parlé. Cette bataille de Roſbac ſera long-tems célébre ; on vit trente mille Français & vingt mille Impériaux,

prendre une fuite honteuſe & précipitée, devant cinq bataillons & quelques eſcadrons. Les défaites d'Azincourt, de Crécy, de Poitiers, ne furent pas plus humiliantes. La diſcipline & l'éxercice militaire que ſon Pere avait établis, & que le fils avait fortifiés, furent la véritable cauſe de cette étrange victoire. L'éxercice Pruſſien s'était perfectionné pendant cinq ans. On avait voulu l'imiter en France, comme dans tous les autres Etats; mais on n'avait pu faire, en trois ou quatre ans, avec des Français *peu diſciplinables*, ce qu'on avait fait pendant cinquante ans avec des Pruſſiens. On avait même changé la manœuvre en France preſqu'à chaque re-

vue,

vûe; de sorte que les Officiers & les soldats ayant mal appris des exercices nouveaux & tous différens les uns des autres, n'avaient rien appris du tout, & n'avaient réellement aucune discipline ni aucun exercice. En un mot, à la seule vue des Prussiens, tout fut en déroute; & la fortune fit passer Frédéric, en un quart d'heure, du comble du désespoir à celui du bonheur & de la gloire.

Cependant il craignait que ce bonheur ne fût très-passager, & craignait d'avoir à porter tout le poids de la puissance de la France, de la Russie, & de l'Autriche; & il aurait bien voulu détacher Louis XV. de Marie Thérese.

La funeste journée de Rosbac faisait murmurer toute la France contre le Traité de l'Abbé de Bernis, avec la Cour de Vienne. Le Cardinal de Tencin, Archevêque de Lyon, avait toujours conservé son rang de Ministre d'Etat, & une correspondance particuliere avec le Roi de France. Il s'était plus opposé que personne à l'alliance avec la Cour Autrichienne. Il m'avait fait à Lyon une réception dont il pouvait croire que j'étais peu satisfait: cependant l'envie de se mêler d'intrigues, qui le suivait dans sa retraite, & qui, à ce qu'on prétend, n'abandonna jamais les hommes en place, le porta à se lier avec moi pour engager Me. la Markgrave de Bareith de

s'en

s'en remettre à lui, & de lui confier les interêts du Roi ſon frere. Il voulait reconcilier le Roi de Pruſſe, avec le Roi de France, & croyait procurer la Paix. Il n'était pas bien difficile de porter Madame de Bareith & le Roi ſon frere à cette négociation; je m'en chargeai avec d'autant plus de plaiſir que je voyais très-bien qu'elle ne réuſſirait pas. Madame la Markgrave écrivait de la part du Roi ſon frere; c'était par moi que paſſaient les lettres de cette Princeſſe, & celles du Cardinal. J'avais en ſecret la ſatisfaction d'être l'entremetteur de cette grande affaire, & peut-être encore un autre plaiſir, celui de ſentir que mon Cardinal ſe préparait un grand dégoût. Il écri-

vit

TAYLOR INST. OXFORD

vit une lettre au Roi, en lui envoyant celle de la Markgrave ; mais il fut tout étonné que le Roi lui répondît, assez sèchement, que le Secretaire d'Etat des Affaires Etrangeres l'instruirait de ses intentions. En effet, l'Abbé de Bernis dicta au Cardinal la réponse qu'il devait faire. Cette réponse était un refus net d'entrer en négociation. Il fut obligé de signer le modéle de la lettre qui finissait tout, & il en mourut de chagrin au bout de quinze jours.

Je n'ai jamais trop conçu comment on meurt de chagrin, & comment des Ministres, & de vieux Cardinaux, qui *ont l'ame si dure*, ont pourtant assez de sensi-

ſenſibilité pour être frappés à mort pour un petit dégoût. Mon deſſein avait été de me moquer de lui, de le mortifier, & non pas de le faire mourir. Il y avait une eſpéce de grandeur dans le Miniſtere à refuſer la paix au Roi de Pruſſe, après avoir été battu & humilié par lui. Il y avait de la fidélité & bien de la bonté à ſe ſacrifier encore pour la Maiſon d'Autriche. Ces vertus furent longtems mal récompenſées par la fortune. Les Hannovriens, les Brunſwikois, les Heſſois, furent moins fidéles à leur Traités, & s'en trouverent mieux. Ils avaient ſtipulé avec le M$^{al.}$ de Richelieu qu'ils ne feraient plus contre nous, qu'ils repaſſeraient L'Elbe, au delà duquel on les avait renvoyés:

ils

ils rompirent leur marché des *Fourches Caudines* dés qu'ils furent que nous avions été battus à Rosbac. L'indiscipline, la désertion & les maladies détruisirent notre armée, & le résultat de toutes nos opérations fut, au printems de 1758, d'avoir perdu trois cents millions, & cinquante mille hommes en Allemagne, pour Marie-Thérese, comme nous avions fait en 1741, en combattant contre elle.

Le Roi de Prusse qui avait battu notre armée dans la Thuringe à Rosbac, s'en alla combattre l'armée Autrichienne à 60 lieues d'elle. Les François pouvaient encore entrer en Saxe: les vainqueurs marchaient ailleurs: rien n'aurait arrêté les

François

François: mais ils avaient jetté leurs armes, perdu leurs canons, leurs munitions, leurs vivres, & ſurtout la tête. Ils s'éparpillerent: on raſſembla leurs débris difficilement. Frédéric au bout d'un mois remporta, à pareil jour, une victoire plus ſignalée & plus diſputée ſur l'armée Autrichienne auprès de Breſlau. Il reprend Breſlau; il y fait 15000 priſonniers; le reſte de la Siléſie rentre ſous ſes loix. Guſtave Adolphe n'avait pas fait alors de ſi grandes choſes. Il fallut bien alors lui pardonner ſes vers, ſes plaiſanteries, ſes petites malices & même ſes péchés contre le ſéxe féminin. Tous les défauts de l'homme diſparurent devant la gloire du Héros.

*Aux Délices le 6 Novembre 1759.*

J'avais laissé-là mes Mémoires, les croyant aussi inutiles que les lettres de Bayle à Madame sa mere, & que la vie de St. Evremont écrite par *Desmaiseaux*, & que celle de l'Abbé de Mongon écrite par lui même; mais bien des choses qui me paroissent ou neuves ou plaisantes me ramenent au ridicule de parler de moi même. Je vois de mes fenêtres la ville où regnait Jean Chauvin le Picard dit Calvin, & la place où il fit brûler Servet pour le bien de son ame. Presque tous les Prêtres de ce pays-ci pensent aujourd'hui comme Servet, & vont même plus loin. Ils ne croient point du tout Jesus-Christ Dieu, & ces Messieurs qui ont fait

autrefois

autrefois main baffe fur le Purgatoire, fe font humanifés jufqu'à faire grace aux ames qui font en Enfer. Ils prétendent que leurs peines ne feront point éternelles; que *Théfée* ne fera pas toujours dans fon fauteuil, que *Sifyphe* ne roulera pas toujours fon rocher. Ainfi de l'Enfer auquel ils ne croient *plus*, ils ont fait réellement le Purgatoire auquel ils ne croient *pas*. C'eft une affez jolie revolution dans l'hiftoire de l'efprit humain. Il y avait-là de quoi fe couper la gorge, allumer des buchers, faire des St. Barthelemi; cependant on ne s'eft pas même dit des injures, tant les mœurs font changées. Il n'y a que moi à qui un de ces Prédicans en a dit, parce que j'avais

j'avais osé avancer que le Picard Calvin était un esprit dur, qui avait fait brûler Servet fort mal-à-propos. Admirez, je vous prie, les contradictions de ce monde. Voilà des gens qui sont presque ouvertement sectateurs de Servet, & qui m'injurient pour avoir trouvé mauvais que Calvin l'ait fait brûler à petit feu avec des fagots verds.

Ils ont voulu me prouver en forme que Calvin était un bon homme ; ils ont prié le Conseil de Geneve de leur communiquer les piéces du procès de Servet ; le Conseil plus sage qu'eux, les a refusés : il ne leur a pas été permis d'écrire contre moi dans Geneve. Je regardai

ce

çe petit triomphe comme le plus bel éxemple des progrès de la raison dans ce siécle.

La Philosophie a remporté encore une plus grande victoire sur ses ennemis à Lausanne. Quelques Ministres s'étaient avisés dans ce pays-là de compiler, je ne sais quel mauvais livre contre moi, pour l'honneur, disaient-ils, de la Religion Chrétienne. J'ai trouvé sans peine la moyen de faire saisir les éxemplaires, & de les supprimer par autorité du Magistrat. C'est peut-être la premiere fois qu'on ait forcé les Théologiens à se taire, & à respecter un Philosophe. Jugez si je ne dois

 pas

pas aimer passionnément ce pays-ci. Etres pensans, je vous atteste qu'il est très-agréable de vivre dans une République, aux Chefs de laquelle on peut dire: venez demain dîner avec moi. Cependant je ne me suis pas encore trouvé assez libre, & ce qui est à mon gré digne de quelqu' attention, c'est que pour l'être parfaitement, j'ai acheté des terres en France. Il y en avait deux à ma bienséance, à une lieuë de Geneve, qui avaient joui autrefois de tous les priviléges de cette ville. J'ai eu le bonheur d'obtenir du Roi un Brevet par lequel ces priviléges me sont conservés. Enfin j'ai tellement arrangé ma destinée, que je me trouve indépendant

indépendant à la fois en Suisse, sur le territoire de Geneve, & en France. J'entends parler beaucoup de liberté; mais je ne crois pas qu'il y ait en Europe, un particulier qui s'en soit fait une comme la mienne. Suivra mon éxemple qui voudra, ou *qui pourra*.

Je ne pouvais certainement mieux prendre mon tems pour cette liberté & ce repos loin de Paris; on y était alors aussi fou & aussi acharné dans les querelles puériles, que du tems de la Fronde. Il n'y manquait que la guerre civile; mais comme Paris, n'avait ni Roi-des-Halles tel que le Duc de Beaufort, ni un Coadjuteur donnant la bénédiction

avec un poignard, il n'y eut que des tracasseries civiles. Elles avaient commencé par des billets de banque pour l'autre monde, inventés, comme j'ai déjà dit, par l'Archevêque de Paris, Beaumont, homme opiniâtre, faisant le mal de tout son cœur par excès de zéle, un fou sérieux, un vrai Saint dans le goût de Thomas de Cantorberi. La querelle s'échauffa pour une place à l'Hôpital, à laquelle le Parlement prétendait nommer, & que l'Archevêque réputait place sacrée, dépendante uniquement de l'Eglise. Tout Paris prit parti ; les petites factions Jansénistes & Molinistes ne s'épargnerent pas. Le Roi voulut les traiter comme on fait quelque

quelque fois les gens qui ſe battent dans la rue: on leur jette des ſeaux d'eau pour les ſéparer. Il donna le tort aux deux partis, comme de raiſon; mais ils n'en furent pas moins envenimés. Il éxila l'Archevêque, il éxila le Parlement; mais un Maître ne doit chaſſer *ſes Domeſtiques* que quand il eſt ſûr d'en trouver d'autres pour les remplacer. La Cour fut enfin obligée de faire revenir ce Parlement, parce qu'une Chambre, nommée Royale, compoſée de Conſeillers d'Etat & de Maîtres des requêtes, érigée pour juger les procès, n'avait pu trouver pratique. Les Pariſiens s'étaient mis dans la tête de ne plaider que devant cette Cour de Juſtice qu'on appelle

Parlement. Tous ſes membres furent donc rapellés, & crurent avoir remporté une victoire ſignalée ſur le Roi. Ils l'avertirent paternellement dans une de leurs remontrances, qu'il ne fallait pas qu'il éxilât une autre fois ſon Parlement; attendu, diſaient-ils, que *cela était de mauvais éxemple.* Enfin ils en firent tant que le Roi réſolut au moins de caſſer une de leurs Chambres & de réformer les autres. Alors ces Meſſieurs donnerent tous leur démiſſion, excepté la Grand-Chambre. Les murmures éclaterent; on déclamait publiquement au Palais contre le Roi. Le feu qui ſortait de toutes les bóuches prit malheureuſement à la cervelle d'un laquais nommé

nommé *Damiens* qui allait souvent dans le Grand-Salle. Il est prouvé par le procès que ce fanatique de la Robe n'avait pas l'idée de tuer le Roi; mais seulement celle de lui infliger une petite *correction*. Il n'y a rien qui ne passe par la tête des hommes. Ce misérable avait été cuistre au collége des Jésuites, où j'ai vu quelque fois les écoliers donner des coups de canifs, & les cuistres en rendre. Damiens alla donc à Versailles dans cette résolution, & blessa le Roi, au milieu de ses gardes & de ses Courtisans, avec un de ces petits canifs dont on taille les plumes.

On ne manqua pas, dans la première horreur de cet accident, d'imputer le

coup aux Jésuites qui en étaient, disait-on, en possession par un ancien usage. J'ai lu une lettre d'un pere Griffet, dans laquelle il disait: *cette fois-ci ce n'est pas nous; c'est à présent le tour de Messieurs*. C'était naturellement au Grand Prévôt de la Cour à juger l'assassin, puis que le crime avait été commis dans l'enceinte du Palais du Roi. Le Malheureux commenca par accuser sept Membres des Enquêtes. Il n'y avait qu'à laisser subsister cette accusation, & éxécuter le criminel: par là le Roi rendait le Parlement odieux, & se donnait sur lui un avantage aussi durable que la Monarchie.

## *Troisieme & derniere Suite des Mémoires pour servir à la* VIE *de* V***, *écrits par Lui-même.*

ON croit que M. d'Argenson porta le Roi à donner à son Parlement la permission de juger de l'affaire. Il en fut bien récompensé; car huit jours après il fut dépossédé & exilé. Le Roi eut la faiblesse de donner de grosses pensions aux Conseillers qui instruisirent le

procès de *Damiens*, comme s'ils avoient rendu quelque ſervice ſingalé & difficile. Cette conduite acheva d'inſpirer a M. M. des Enquêtes une confiance nouvelle. Ils ſe crurent des perſonnages importans, & leurs chimères de repréſenter la Nation & d'être les Tuteurs des Rois, ſe reveillerent. Cette ſcène paſſée, & n'ayant plus rien à faire, ils s'amuſerent à perſécuter les Philoſophes. Omer Joli de Fleury, Avocat Général du Parlement de Paris, étala dans les Chambres, le triomphe le plus complet que l'ignorance, la mauvaiſe foi & l'hypocriſie avaient jamais remporté. Pluſieurs Gens de lettres très-eſtimables par leur ſcience & par leur conduite, s'étaient aſſociés pour compoſer

composer un Dictionnaire immense de tout ce qui peut éclairer l'esprit humain. C'était un grand objet de commerce pour la Libraire de France. Le Chancelier, les Ministeres, encourageaient une si belle enterprise. Déjà sept volumes avaient paru. On les traduisait en Italien, en Anglais, en Allemand, en Hollandais, & ce trésor ouvert à toutes les nations par les Français, pouvait être regardé comme ce qui nous faisait alors le plus d'honneur; tant les excellens articles du Dictionnaire Encyclopédique rachetaient les mauvais qui sont pourtant en assez grand nombre. On ne pouvait rien reprocher à cet ouvrage que trop de déclamations puériles, malheu-

reusement

reusement adoptés par les Auteurs du recueil qui prenaient de toutes mains pour grossir l'ouvrage; mais tout ce qui part de ces Auteurs est excellent.

Voilà Omer Joli de Fleury, qui le 23 Fevrier 1759, accuse les pauvres gens d'être Athées, Déistes, corrupteurs de la jeunesse, rébelles au Roi, &c. &c. &c. Omer, pour prouver ces accusations, cite St. Paul, le procès de Théophile & Abraham Chaumaix *. Il ne lui man-

* Abraham Chaumaix, ci-devant ..... s'étant fait Janséniste & Convulsionnaire était alors l'oracle du Parlement de Paris. Omer Joly de Fleury, le cita comme Pere de l'Eglise. Chaumaix a été depuis Maître d'école à Moscow.

quait

quait que d'avoir lu le livre contre lequel il parloit ; ou s'il l'avait lu, Omer était un étrange imbécile. Il demande Justice à la Cour contre l'article *Ame*, qui, selon lui, est le Matérialisme tout pur.

Vous remarquerez que cet article *Ame*, l'un des plus mauvais du livre, est l'ouvrage d'un pauvre Docteur de Sorbonne, qui se tue à déclamer à tort & à travers contre le Matérialisme.

Tout le discours d'Omer Joli de Fleury fut un tissu de bévues pareilles. Il défere donc à la Justice ce livre qu'il n'a point lu, ou qu'il n'a point entendu ; & tout le Parlement, sur la réquisition d'Omer

d'Omer, condamne l'ouvrage, non ſeulement ſans aucun éxamen, mais ſans en avoir lu une page. Cette façon de rendre juſtice eſt fort audeſſous de celle de Bridoye; car Bridoye pouvait rencontrer juſte.

Les Editeurs avaient un privilége du Roi. Le Parlement n'a pas certainement le droit de réformer les priviléges accordés par Sa Majeſté: il ne lui appartient pas de juger ni d'un Arrêt du Conſeil, ni de rien de qui eſt ſcellé à la Chancellerie; cependant il ſe donna le droit de condamner ce que le Chancelier avait approuvé. Il nomma des Conſeillers pour décider des objets de Géométrie

métrie & de Métaphyfique, contenus dans l'Encyclopédie. Un Chancelier un peu ferme aurait caffé l'Arrêt du Parlement comme très-incompetent; le Chancelier de Lamoignon fe contenta de révoquer le privilége, afin de n'avoir pas la honte de voir juger & condamner ce qu'il avait revêtu du fceau de l'autorité fuprême.

On croirait que cette aventure eft du tems du Pere Garaffe, & des Arrêts contre l'Emétique; cependant elle eft arrivée dans le feul fiècle éclairé qu'avait eu la France: tant il eft vrai *qu'un fot fuffit pour deshonerer une nation.*

On

On avouera ſans peine que, dans de telles circonſtances, Paris ne devait pas être le ſejour d'un Philoſophe, & qu'Ariſtotè fut très-ſage de ſe retirer à Chalcis, lorſque le fanatiſme dominait dans Athénes. D'ailleurs *l'état d' Homme de lettres à Paris eſt immédiatement audeſſus d'un Bateleur*.

L'état de Gentilhomme Ordinaire de Sa Majeſté que le Roi m'avait donné, n'eſt pas grande choſe. Les hommes ſont bien ſots : & je crois qu'il vaut mieux bâtir un beau Château, comme j'ai fait, y jouer la Comédie & y faire bonne chère, que d'être levraudé à Paris comme Helvetius, par les Gens tenans la Cour de Parlement,

Parlement, & par les Gens tenans l'écurie de la Sorbonne. Comme je ne pouvais assurément ni rendre les hommes plus raisonnables, ni le Parlement moins pédant, ni les Théologiens moins ridicules, je continuai à être heureux loin d'eux.

Je suis quasi honteux de l'être, en contemplant du port tous les orages. Je voyais l'Allemagne inondée de sang, la France ruinée de fond en comble, nos armées, nos flottes battues, nos Ministres renvoyés les uns après les autres, sans que nos affaires allassent mieux; le Roi de Portugal assassiné, non par un laquais, mais par les Grands du pays: & cette fois-ci les Jésuites ne peuvent pas

dire *ce n'est pas nous*. Ils avaient conservé leurs droits, & il a été bien prouvé depuis, que ces bons Peres avaient saintement mis le couteau dans les mains des parricides. Ils disent pour leur raison qu'ils sont Souverains au Paraguai, & qu'ils ont traité avec le Roi de Portugal de Couronne à Couronne.

Voici une petite aventure aussi singuliere qu'on en ait vü depuis qu'il y a eu des Rois & des Poëtes sur la terre. Frédéric ayant passé un tems assez long à garder les frontieres de la Silésie, dans un camp inexpugnable, s'y est ennuyé; & pour passer le tems, il a fait une Ode, signée Frédéric, au commencement d'un paquet

paquet énorme de vers & de profe. J'ouvre le paquet, & je m'apperçois que je ne fuis pas le premier qui l'ait ouvert. Il était vifible qu'en chemin il avait été décacheté. Je fus faifi de frayeur en lifant les Strophes fuivantes:

" O nation folle & vaine !
" Quoi! Sont-ce là ces guerriers
" Sous Luxembourg, fous Turenne,
" Couverts d'immortels lauriers ;
" Qui, vrais amans de la gloire,
" Affrontaient, pour la Victoire,
" Les dangers & le trépas ?
" Je vois leur vil affemblage
" Auffi vaillant au pillage,
" Que lâche dans les combats.

" Quoi! votre faible Monarque,
" Joüet de la Pompadour,

 " Flétri

" Flétri par plus d'une marque
" Des opprobres de l'Amour ;
" Lui qui, déteſtant les peines,
" Au hazard remet les rênes
" De ſon Empire aux abois ;
" Cet eſclave parle en Maître!
" Ce Céladon, ſous un hêtre,
" Croit dicter le ſort des Rois!"

Je tremblai en voyant ces vers, parmi leſquels il y en a de trés-bons, ou du moins qui paſſeront pour tels. J'ai malheureuſement la réputation méritée d'avoir juſqu'ici corrigé les vers du Roi de Pruſſe. Le Paquet a été ouvert en chemin ; les vers tranſpireront dans le public ; le Roi de France les croira de moi ; & me voilà criminel de Léze-Majeſté,

jeſté, &, qui pis eſt, coupable envers Madame de Pompadour.

Dans cette perpléxité, je prie le Réſident de France à Geneve de venir chez moi : je lui montre le paquet : il convient qu'il a été décacheté avant de me parvenir : il juge qu'il n'y a pas d autre parti à prendre, dans une affaire où il y allait de ma tête, que d'envoyer le paquet à M. le Duc de Choiſeul, Miniſtre de France. En toute autre circonſtance, je n'aurais point fait cette démarche ; mais j'étais obligé de prévenir ma ruine. Je faiſais connaître à la Cour tout le fond du caractère de ſon ennemi. Je ſavais bien que le Duc de Choiſeul n'en a-

 buſerait

buſerait pas, & qu'il ſe bornerait à perſuader le Roi de France, que le Roi de Pruſſe était un ennemi véritable qu'il fallait écraſer, ſi on pouvait.

Le Duc de Choiſeul ne ſe borna pas là. C'eſt un homme de beaucoup d'eſprit ; il fait des vers ; il a des amis qui en font : il paya le Roi de Pruſſe en même monnoye, & m'envoya une Ode * contre Frédéric, auſſi mordante, auſſi terrible, que l'était celle de Frédéric contre nous. En voici des échantillons détachés :

* (M. le P. F. de S. m'a aſſuré que cette Ode était du Sr. Paliſſot de Montenoy.)

" Ce

« Ce n'eſt plus cet heureux Génie
« Qui, des Arts, dans la Germanie,
« Devait allumer le flambeau :
« Epoux, fils & frere coupable,
« C'eſt lui que ſon pere équitable
« Voulut étouffer au berceau.

« Cependant c'eſt lui dont l'audace :
« Des neuf Sœurs & du dieu de Thrace
« Croit réunir les attributs ;
« Lui qui, chez Mars comme au Parnaſſe,
« N'a jamais occupé de place
« Qu' entre Zoïle & Mevius.

« Vois, malgré la Garde Romaine,
« Néron pourſuivi ſur la Scéne
« Par les mépris des Legions ;
« Vois l'Oppreſſeur de Siracuſe,
« Sans fruit proſtituant ſa Muſe
« Aux inſultes des nations.

 « Juſques

" Jusques-là, censeur moins sauvage,
" Souffre l'innocent badinage
" De la Nature & des Amours.
" Peux-tu condamner la tendresse,
" Toi qui n'en as connu l'yvresse,
" Que dans les bras de tes Tambours?"

Le Duc de Choiseul, en me faisant parvenir cette réponse, m'assura qu'il allait la faire imprimer, si le Roi de Prusse publiait son ouvrage; & qu'on battrait Frédéric à coups de plume, comme on espérait le battre à coups d'épée.

Il ne tenait qu'à moi, si j'avais voulu me réjouir, de voir le Roi de France & le Roi de Prusse, faire la guerre en vers. C'était une scène nouvelle dans le monde.

Je

Je me donnai un autre plaiſir, celui d'être plus ſage que Frédéric. Je lui écrivis que ſon Ode était fort belle; mais qu'il ne devait pas la rendre publique: qu'il n'avait pas beſoin de cette gloire: qu'il ne devait pas ſe fermer toutes les voies de réconciliation avec le Roi de France, l'aigrir ſans retour, & le forcer à faire les derniers efforts pour tirer de lui une juſte vengeance. J'ajoûtai que ma niéce avait brûlé ſon Ode, dans la crainte mortelle qu'elle ne me fût imputée. Il me crut, me remercia, non ſans quelques reproches d'avoir brûlé les plus beaux vers qu'il eût faits en ſa vie. Le Duc de Choiſeul tint parole & fut diſcret.

Pour

Pour rendre la plaisanterie complette, j'imaginai de poser les premiers fondemens de la Paix de l'Europe, sur ces deux pieces qui devaient perpétuer la guerre, jusqu' à ce que Frédéric fût écrasé. Ma correspondance avec le Duc de Choiseul me fit naître cette idée. Elle me parut si ridicule, si digne de toute ce qui se passait alors, que je l'embrassai, & que je me donnai la satisfaction d'éprouver par moi-même, sur quels petits & faibles pivots roulent les destinées des Royaumes. M. de Choiseul m'écrivit plusieurs lettres ostensibles, tellement conçues que le Roi de Prusse pût se hazarder à faire quelques ouvertures de paix, sans que l'Autriche pût prendre ombrage

du

du Miniſtére de France; & Frédéric m'en écrivit de pareilles, dans leſquelles il ne riſquait pas de déplaire à la Cour de Londres. Ce commerce très-délicat dure encore: il reſſemble aux mines que font deux chats qui montrent d'un côté patte de velours, & des griffes de l'autre. Le Roi de Pruſſe, battu par les Ruſſes & ayant perdu Dreſde, a beſoin de la paix. La France battue ſur terre par les Hannovriens, & ſur mer par les Anglais, ayant perdu ſon argent très-mal-à-propos, eſt forcée de finir cette guerre ruineuſe.

Voilà, belle Emilie, à quel point nous en ſommes.

Et

*Ce 27 Décembre* 1759, *Aux Délices.*

Je continue, & ce ſont toujours des choſes ſingulieres. Le Roi de Pruſſe m'écrivit du 17 Novembre: *Je vous en manderai d'avantage de Dreſde où je ſerai dans trois jours.* Et le troiſiéme jour il eſt battu par le Maréchal Daun & il perd dix milles hommes. Il me ſemble que tout ce que je vois eſt la Fable du pot-au-lait. Notre Grand Marin Berrier, ci-devant Lieutenant-de-Police à Paris, & qui a paſſé de ce poſte à celui de Secretaire d'Etat & Miniſtre des mers, ſans jamais avoir vu d'autre flotte que la Galiotte de St. Cloud & le Coche d'Auxerre; notre Berrier, dis-je, s'était mis

mis dans la tête de faire un bel armement naval, pour opérer une defcente en Angleterre. A peine notre flotte a-t-elle mis le nez hors de Breft, qu'elle a été battue par les Anglais, brifée par les rochers, détruite par les vents, ou engloutie par la mer.

Nous avons vu, pour Contrôleur-Général des Finances, un Silhouette, que nous ne connaiffions que pour avoir traduit en profe quelques vers de Pope. Il paffait pour un aigle; mais en moins de quatre mois, *l'aigle* s'eft changée en *oifon*. Il a trouvé le fecret d'anéantir le crédit au point que l'Etat a manqué d'argent tout d'un coup pour payer les troupes.

Le

Le Roi a été obligé d'envoyer sa vaisselle à la Monnoie. Une bonne partie du Royaume a suivi son exemple.

1er. *Janvier*, 1760.

Enfin, après quelques perfidies du Roi de Prusse, comme d'avoir envoyé à Londres des lettres que je lui avais confiées, d'avoir voulu semer la Zizanie entre nous & nos alliés, toutes perfidies permises à un grand Roi de Prusse, il a fait des propositions, non sans quelques vers; *il faut toujours qu'il en fasse*. Je les envoie à Versailles. Je doute qu'on les accepte. Il ne veut rien céder, & il propose pour dédommager l'Electeur de Saxe, qu'on lui donne Erford qui appartient à l'Elect-

eur

eur de Mayence. Il faut toujours qu'il dépouille quelqu'un : c'eſt ſa façon. Nous verrons ce qui réſultera de ces idées, & ſurtout de la campagne qu'on va faire.

Comme cette grande & horrible Tragédie, eſt toujours mêlée de comique, on vient d'imprimer à Paris, *les Poëſies du Roi mon Maître*, comme diſait Freïtag. Il y a une Epître au Maréchal Keit, dans laquelle il ſe moque beaucoup de l'immortalité de l'ame & des Chrétiens. Les dévots n'en ſont pas contents. Les Prêtres Calviniſtes murmurent ; ces pédans le regardaient comme un ſoûtien de la Bonne-Cauſe. Ils l'admiraient

quand

quand il jettait dans des cachots les Magiſtrats de Leipſick, & qu'il vendait leurs lits pour avoir leur argent; mais depuis qu'il s'eſt aviſé de traduire quelques paſſages de Séneque, de Lucrece, de Ciceron, ils le regardent comme un monſtre.

Les Prêtres canoniſeraient Cartouche dévot.

F I N.

920821

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 893

OXFORD
1992